

# Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2<sup>e</sup>)



et des Aventures de Terre et de Mer



LES NAUFRAGEURS DE LA FLORIDE, par CORNIL BART

Souvent, des rivalités surviennent entre les flottilles de Naufrageurs. Les nègres des Bahamas, jaloux des blancs de Key-West, cherchent eux aussi à arriver les premiers auprès des navires échoués; alors des luttes terribles s'engagent où le couteau joue de part et d'autre.

## Romans d'Aventures

de  
LOUIS BOUSSENARD — CAPITAINE DANRIT  
PAUL D'IVOI — G. LE FAURE  
HENRY LETURQUE — JULES LERMINA  
RENÉ THÉVENIN  
C. DE WAILLY — CONAN DOYLE — V. FORBIN  
MICHEL DELINES — SYLVAIN DÉGLANTINE  
PIERRE LECOMTE DU NOUY  
COLONEL ROYET — ANDRÉ REUZÉ, etc.

## L'Académie Française

a rendu hommage au *Journal des Voyages* en décernant des prix à plusieurs de ses collaborateurs.

## Le Ministère de l'Instruction publique

l'a honoré d'une importante souscription.

## La Ville de Paris

l'a adopté pour être donné en prix dans ses établissements scolaires.

Dessins de BEUZON, CONRAD, CRAMPÉL, DUTRIAC, ZIER, etc.

## Récits d'Explorations

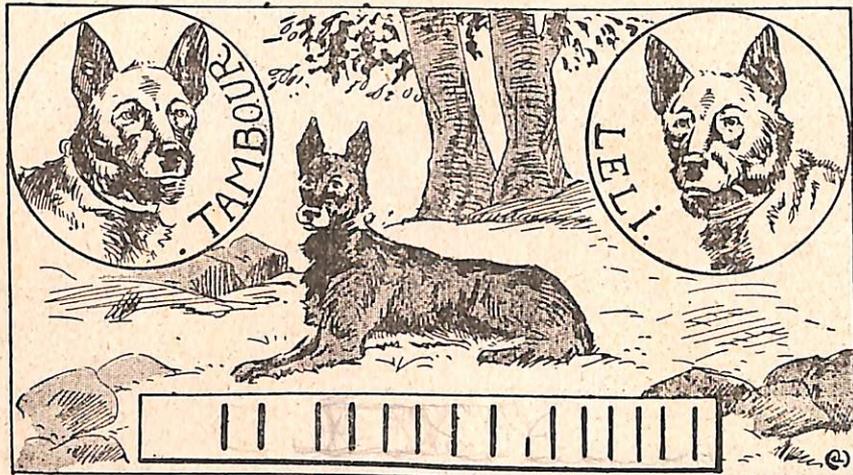
de  
BINGER — NORDENSKJOLD — NANSEN  
GABRIEL BONVALOT  
CHARLES RABOT — AUGUSTE TERRIER  
GUSTAVE REGELSPERGER  
PAUL LABBÉ — THOUAR — DE BRETTESS  
GEORGES THOMANN — GEORGES BROUSSEAU  
D' MACLAUD — DE GINESTET  
A. COMBANAIRE — HENRI NIELLÉ, etc.

## Prix des Abonnements

TROIS MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	2 50
Départ. et Colonies.	2 50
Etranger.	3 fr.
SIX MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	4 fr.
Départ. et Colonies.	5 fr.
Etranger.	6 fr.
UN AN	
Paris, Seine, S.-et-O.	8 fr.
Départ. et Colonies.	10 fr.
Etranger.	12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

## CONCOURS DE JUIN



## Les Chiens de défense

### PREMIÈRE QUESTION

Un concours de chiens de défense doit avoir lieu en France et pas très loin de Paris. L'objet de cette question est de savoir dans quelle ville et à quelle date il s'ouvrira. — Vous le trouverez en vous servant des lettres du nom du chien et de la chienne qui se trouvent sur notre dessin. — Quant à la date, il vous suffira pour la lire d'ajouter quelques lignes horizontales aux lignes verticales qui sont dans le rectangle au bas du chien couché.

### MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comporte cinq questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 8 Juillet. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les 5 bons de Concours publiés au bas de la dernière page des N° 809 à 813, et les adresser à M. Henri BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions paraîtront le 11 Août.

### LISTE DES PRIX

- 1<sup>er</sup> Prix — CINQUANTE FRANCS en espèces.
- 2<sup>e</sup> Prix — UNE JUMELLE "AXA", appareil photog. stéréoscopique de précision des Et<sup>ts</sup> Straight-Warehouse.
- 3<sup>e</sup> Prix — UN RÉVEIL BIJOU avec joli écrin.
- 4<sup>e</sup> au 8<sup>e</sup> Prix — UN PORTE-PLUME RÉSERVOIR à plume d'or contrôlé 18 carats.

- 9<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> Prix — UNE SUPERBE BRELOQUE, la Marguerite de l'amitié, bijou argent, pétales tournants.
- 13<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> Prix — UNE JOLIE ÉPINGLE A CHAPEAU, Tête de Marocain, ivoire végétal.
- 21<sup>e</sup> au 30<sup>e</sup> Prix — UN CAPTIVANT VOLUME relié de la Bibliothèque du *Journal des Voyages*, avec

- nombre gravures: La Station aérienne, par A. Brown.
- 31<sup>e</sup> au 40<sup>e</sup> Prix — UNE EXCELLENTE LOUPE, monture nickelée.
- 41<sup>e</sup> au 50<sup>e</sup> Prix — UN ABBONNEMENT D'UN AN à "Photo-Index", la plus intéressante, la plus moderne et la plus artistique des revues photographiques.

### DANS QUINZE JOURS

nous commencerons la publication d'un nouveau

### GRAND ROMAN DE MYSTÈRE

## L'Âme du Docteur Kips

par  
MAURICE CHAMPAGNE

C'EST une étrange aventure que celle de ce Docteur Kips qui, pour sauver l'enfant d'un ami tombé aux mains de dangereux ennemis, se voit obligé de recourir à l'aide d'un fakir indou et emploie la façon de voyager la plus nouvelle, la plus bizarre, la plus incroyable.

L'auteur des *Reclus de la Mer* va conter à nos lecteurs toutes les péripéties de la surprenante odyssee de son héros dans cet attachant roman qu'illustreront de nombreux dessins de DUTRIAC et qu'ouvrira une impressionnante page en couleurs.

### NOTRE SUPPLÉMENT MENSUEL

## La Vie d'Aventures

NOTRE Supplément littéraire qui paraît dans le second numéro de chaque mois et est offert gratuitement à tous nos lecteurs et abonnés est toujours vivement apprécié par eux. Le numéro 18 de la *Vie d'Aventures*, qu'ils trouveront encarté dans le *Journal des Voyages* de la semaine prochaine, leur apportera un dramatique récit :

### L'Explosion du Cuirassé "DELIVRANCE"

par le Colonel ROYET

En Juillet ils liront avec angoisse :

### Au Fond des Abîmes

par Émile SOLARI

Non moins captivant sera en Août :

### Parigot

par Georges LE FAURE

auquel succédera en Septembre :

### Le Veilleur du Feu

par Maurice CHAMPAGNE

dont le *Journal des Voyages* va publier tout prochainement un nouveau grand roman d'aventures.

### DANS UN MOIS

nous publierons une nouveauté sensationnelle

### GRAND ROMAN MARITIME

## Les Survivants de la "Diana"

par  
WILLIAM WESTALL

TRADUIT de l'anglais par d'ELSÉE et illustré par le crayon de DAMBLANS, ce dramatique récit d'aventures, fertile en émouvants incidents, captivera tous nos lecteurs.

Passionnante au plus haut point, la première partie se déroulera entre le ciel et l'eau, à bord d'une épave envahie par la peste et, dans la seconde partie, l'on verra les deux héros du récit découvrir une île mystérieuse où les accueille la race la plus étrange qui ait jamais été connue.

Blancs contre Noirs

2 2

# Les Naufrageurs des Keys de la Floride

Les Keys de la Floride jouissent d'une triste réputation parmi les nombreuses générations de marins qui se sont succédé dans la marine marchande de toutes les nations du monde.

C'est une chaîne de récifs de corail que recouvre toute une végétation à demi tropicale et qui s'étend de Miami à Key-West.

Elle se trouve directement sur la ligne du passage des ouragans et des tempêtes des Antilles — qui naissent en général dans la mer des Caraïbes, au delà des côtes de la Jamaïque, — contourne ensuite le cap San-Antonio-de-Cuba, gagne le passage du Yucatan et traverse le golfe jusqu'à la mer.

Aussi les navires à destination des ports du golfe ou des Antilles, se rapprochant des côtes pour éviter le Gulf-Stream se dirigeant vers le nord, sont-ils souvent victimes des courants, des récifs et des grands vents qui causent de nombreuses catastrophes. Des navires marchands, des vapeurs, des trans-atlantiques, des schooners, des bateaux de toute sorte, en un mot, se trouvent en détresse auprès des Keys, quand ils ne sont pas réduits à l'état d'épaves.

Le sauvetage des cargaisons rapporte donc beaucoup et a créé, parmi la population de pêcheurs qui habite ces récifs, une profession inconnue, celle de naufrageurs.

Ce nom seul sonne lugubrement aux oreilles, mais il ne rappelle que de loin seulement les pilliers d'épaves de jadis.

Une légende court bien à Key-West, que les hommes de la génération précédente avaient coutume, la nuit, d'attacher une corde au col de deux mules et d'y accrocher des fanaux de bateaux : ils faisaient longer ensuite aux deux mules la ligne des récifs, pour donner l'impression aux capitaines de navires éloignés qu'un bateau naviguait là.

Et trompés, ceux-ci engageaient leurs bateaux auprès des récifs où ils venaient s'échouer : les naufrageurs avaient beau jeu alors pour mettre les cargaisons au pillage, quand ils ne se livraient pas à des actes de piraterie plus barbares.

Ces naufrageurs n'existent plus aujourd'hui et se contentent de procéder au sauvetage des chargements qui leur rapporte des bénéfices bien plus grands que ceux de la pêche qu'ils ont complètement abandonnée.

La flottille qui comprend cent cinquante petits schooners et sloops est toujours prête à prendre la mer, à la première nouvelle d'un désastre ; elle l'attend même anxieusement, car c'est un coup de fortune pour les naufrageurs.

À Key-West, on a toujours les yeux fixés sur l'horizon et sur l'état de la mer ainsi que

du temps, dans l'expectative de ce cri bien connu :

« Épave échouée ! »

Aussitôt la flottille prend la mer, à la recherche du navire en détresse. Il faut quelquefois un très long temps pour découvrir l'endroit exact où s'est produit le désastre.

Mais, le plus souvent, c'est à peu de distance des récifs et les bateaux se livrent une véritable course entre eux, pour arriver le premier au but.

C'est d'une importance capitale, car il est d'usage que ce soit à la première équipe montée à bord que revienne le droit de traiter avec le capitaine du sauvetage de la cargaison.

Elle prend donc la plus grande part de la prime, la part du lion, mais engage les services des autres équipes, services que paie naturellement celle qui a traité avec le capitaine.

D'autres fois, quand le navire a été abandonné par son équipage, c'est avec les assureurs que traitent les naufrageurs, et ceci amène souvent des difficultés que tranche un tribunal maritime spécialement établi à Key-West.

Ces fréquentes disputes entre assureurs et naufrageurs font que ces derniers ne regardent pas à engager des avocats habiles pour présenter la défense de leurs intérêts : quand ils ont à lutter d'éloquence avec eux, il est rare que les assureurs aient gain de cause.

Les naufrageurs de Key-West ont de grands rivaux pourtant, qui sont ceux de la flottille noire.

En effet, les nègres des Bahamas, jaloux des succès remportés par les blancs de Key-West, cherchent, eux aussi, à arriver avant les autres auprès des navires échoués.

Des luttes terribles s'élèvent quelquefois entre les flottilles rivales et le couteau joue de part et d'autre.

Un exemple entre cent donnera une idée de ce que sont les naufrageurs.

Il y a quelque temps, le navire *Alician* échoua dans les Bahamas ; mais la flottille noire l'ignorait.

Celle de Key-West fut la première à découvrir le désastre, mais une seule équipe rejoignit le navire et, montant à bord, le trouva abandonné. Les autres bateaux de Key-West avaient dû abandonner la partie, à cause de l'ouragan qui grondait terriblement.

L'équipe à bord, — trois hommes en tout, — en fouillant un peu partout, découvrit des cottes de chauffeurs et une vieille casquette ayant appartenu au capitaine.

Les hommes s'affublèrent du tout et attendirent les événements.

Le lendemain, la tempête s'étant légèrement apaisée, une équipe de la flottille noire des Bahamas arriva sur les lieux du sinistre et monta à bord.

Quelle ne fut pas sa surprise en apercevant un capitaine et deux chauffeurs s'avancer vers eux.

« Que voulez-vous ? leur dit le pseudo-capitaine. Nous sommes les trois seuls survivants de l'équipage. »

Les noirs offrirent d'opérer le sauvetage du chargement, mais le capitaine refusa net.

« C'est bon, lui firent-ils, nos conditions sont trop élevées, dites-vous, attendez un peu l'arrivée des naufrageurs de Key-West. Ce sera bien pis encore ! »

Et ils s'éloignèrent, tout en demeurant sur les rochers à proximité du navire échoué.

Nos trois hommes attendirent attentivement à bord l'arrivée de l'agent de l'assureur, vivant bien pendant ce temps et buvant sec, car le chargement était bien complet.

Au bout de quelques jours, l'agent aborda le navire et le trouva occupé par les naufrageurs. D'autres équipes l'avaient accompagné et ne purent qu'attendre le résultat du contrat passé entre leurs trois camarades et l'assureur.

Quand on se fut entendu sur le prix, ils commencèrent à procéder au sauvetage.

Une difficulté survint ici.

Les nègres de la flottille noire, qui avaient suivi d'assez près les différentes phases des pourparlers, comprirent qu'ils avaient été joués par trois de leurs rivaux et, furieux, attaquèrent les naufrageurs de Key-West à coups de couteau.

Les autres ripostèrent, et la mêlée devint bientôt générale.

Il n'y eut pas de morts, mais par contre des blessés.

On finit pourtant par s'entendre, et les deux flottilles, d'un commun accord, décidèrent de se partager le sauvetage de moitié.

Un pot de peinture rouge et un pinceau trouvés au fond de la cale servirent à tracer une ligne de démarcation par moitié dans la longueur du pont.

Les naufrageurs de Key-West devaient rester à bâbord, ceux des Bahamas à tribord : les marchandises sauvées étaient entassées sur l'un et l'autre bord du pont, selon les flottilles auxquelles elles appartenaient.

Mais personne ne les surveillant, il se trouva bientôt que certaines marchandises de tribord allaient se ranger, par hasard, à bâbord et vice versa.

Une nouvelle lutte s'engagea entre les naufrageurs des deux flottilles et, d'un mutuel accord encore, ils décidèrent de les faire garder par quelques hommes à eux.

On put alors travailler tranquillement et la cargaison fut ramenée à Key-West : elle représentait plusieurs millions pour les assurances, et plusieurs centaines de milliers de francs pour les sauveteurs.

Les naufrageurs de Key-West, malgré tous leurs défauts, sont de rudes travailleurs qui, tout en gagnant largement leur vie, ont sauvé des fortunes aux assureurs.

Ils ne connaissent pas le danger et sont bien près souvent eux-mêmes de faire naufrage avec leurs frères schooners et sloops. Mais, habitués à cette existence dès leur plus jeune âge, ce sont des marins de premier ordre, qui ne craignent pas de prendre la mer par les temps les plus épouvantables, s'ils y voient leur profit.

Se livrent-ils quelquefois un peu au pillage des marchandises ? C'est plus que probable, mais les assureurs aiment encore mieux

fermer les yeux que d'entamer des procès coûteux, où les naufrageurs, oubliant leur rivalité, font immédiatement cause commune.

D'ailleurs, sur une cargaison qui représente des millions quelquefois, quelques pillages sont d'importance secondaire.

Les primes que touchent les sauveteurs sont en raison des risques qu'ils ont à courir et de l'importance du chargement. Et bien souvent, quand ils se lancent ainsi au sauvetage d'un navire en perdition, les naufrageurs ignorent de quoi se compose la cargaison et

ce que leur labeur peut leur rapporter dans la suite.

S'il leur vient, par exemple, à procéder au sauvetage d'un navire chargé de phosphate, la prime est des plus minimes, les phosphates n'ayant aucune valeur à Key-West.

Engagés pourtant, ils accomplissent leur besogne, suivant les conditions acceptées, mais ils désignent ce labeur d'un mot typique et qui les dépeindra bien.

Ils appellent un sauvetage de ce genre « Espoir Perdu ».

CORNIL BART.

LES GRANDES AVENTURES

# Capitaine Vif-Argent

Episodes de la Guerre  
du Mexique (1862-1867).

par  
Louis BOUSSENARD

Troisième Partie. — Vive la France!

## CHAPITRE IX

Parole donnée! — L'horreur de la douleur d'autrui. — Bas les armes! — Un étrange tribunal. — Où le monstre reparait. — Vif-Argent orateur. — Siori exécuteur. — Au mur. — Mère Orsola n'est pas ingrate. — L'échange. — Résurrection. — Louis Delorme à Paris.

**A**n ça! dit Mistoufle. C'est très joli, tout ça... nous avons tiré ces grendins d'un mauvais cas... nous nous sommes livrés... mais j'espère bien que nous démolirons quelques-uns de ces autres bandits...

« Nous sommes pris. C'est couru. Mais, avant qu'on fasse de nous une omelette, cassons nous-même des œufs... »

« Hé! les amis, on va se flanquer une vraie pile avant de mourir... »

Il frappe sur la culasse de sa carabine d'un air martial, et les autres l'imitent... Vif-Argent ne l'a pas interrompu...

Il regarde ces hommes et pense au sacrifice suprême qu'il va leur imposer... mais c'est son devoir, et Vif-Argent ne marchandait pas avec cela.

« Bas les armes! dit-il d'une voix froide.

— Mais, fait Mistoufle, nous ne pouvons pas...

— Bas les armes! répète Vif-Argent.

— Capitaine!... »

Vif-Argent se dresse. On dirait qu'il grandit. Son visage rayonne d'une passion superbe.

« Mais vous n'avez donc pas compris ce que vous avez fait, s'écrie-t-il. Pour arrêter ces tortures, pour arracher ces êtres humains, vos ennemis d'hier devenus vos frères par la douleur, vous vous êtes rendus, vous vous êtes livrés... »

« Vous avez encore une fois donné votre parole de soldats, d'honnêtes gens, de Français!... Et vous n'avez pas le droit d'y manquer!... »

« Sinon, vous seriez des criminels... car vous auriez menti pour attirer les Mexicains dans un guet-apens... »

« Les autres peuvent commettre de ces lâchetés; de ces trahisons... »

« Mais ni moi ni vous!... »

« Le sacrifice de notre vie est fait... ne la déshonorons pas par une vilénie... nous mourons, mais nous resterons dignes de crier : Vive la France!... »

Sa parole si fière et si magnanime les a tous électrisés...

« Bas les armes! » répète-t-il.

Et il dépose à ses pieds sa carabine toute chargée...

A ce moment, une des larges dalles qui forment le plancher de la terrasse se déplace, et de cette ouverture dont nos amis ne soupçonnaient pas l'existence, les soldats mexicains s'élancent...

Oh! ceux-là ne croient pas à la loyauté, à la parole donnée.

Ils croient être accueillis par une salve. Titubal, qui au moins n'est pas lâche, s'est élancé en avant, prêt à recevoir la première balle, l'épée d'une main, un pistolet de l'autre...

Les dix-sept sont là, debout, très calmes... Et Titubal de hurler, dans sa surprise imbécile :

« Rendez-vous! »

— Encore! fait Vif-Argent en riant. Ce sont de ces choses qu'on n'aime pas à dire deux fois... pourtant, puisque vous nous faites l'honneur d'entrer en conversation avec nous, écoutez ceci :

« Vous nous commandez. S'il nous plaisait de nous défendre, vous savez fort bien qu'avant de nous avoir pris ou tués, il resterait pas mal des vôtres sur le carreau... »

« Nous nous rendons, c'est convenu... mais nous entendons être traités en soldats. Nous allons à la mort, soit! mais comme des hommes, comme des Français... m'avez-vous compris? »

Titubal a écouté ce petit discours, l'air ébahi.

Cet héroïsme calme le trouble. On dirait que les ennemis lui paraissent plus grands dans leur défaite que dans leur victoire...

« Mes amis, reprend Vif-Argent, si dans une minute M. Titubal ne m'a pas répondu,

ramassez vos armes... et dans le tas!... »

Titubal semble s'éveiller, tressaille :

« Je vous donne ma parole! s'écrie-t-il.

— Et je la prends...

— Avec des pincettes! » murmure Mistoufle entre ses dents.

Pourtant le chef des bandits sait ce qu'on attend de lui.

Il donne des ordres, les soldats remplissent la plate-forme et, silencieusement, sans un cri, sans un outrage, enveloppent les Azogueyos...

Ils prennent les armes, puis la troupe tout entière s'engage dans un large escalier pratiqué au milieu du bâtiment, et ainsi ils atteignent le sol...

Ils débouchent dans la vaste cour...

Le sort en est jeté... c'est la mort!

Au moment où Vif-Argent paraît, le colonel Cristoforo va droit à lui et courageusement lui tend la main :

« Capitaine, vous et les vôtres êtes vraiment des braves!

— Merci, colonel. Nous avons la conscience d'avoir fait tout le possible pour sortir de ce guépier, nous n'avons pas réussi, c'est nous qui avons tort...

« Un dernier mot : dans mon pays, nous demandons généralement au lièvre à quelle sauce il lui plairait d'être mangé... il nous déplairait fort d'être pendus... un soldat meurt debout, sous le plomb... pourriez-vous tenter d'obtenir pour nous de celui qui commande ici cette... sauce honorable... »

Cristoforo sourit : ces Français, il faut toujours qu'ils plaisantent...

« J'essaierai, dit-il. Je vous le promets, en regrettant de ne pouvoir vous faire espérer mieux... »

Pendant ce court colloque, des mouvements se sont opérés dans la cour.

On a apporté une table recouverte d'un tapis vert que l'on a soulevée sur un large tréteau : manière de tribunal que l'on garnit de chaises, avec un fauteuil quasi royal pour la présidence.

« Mince de mise en scène! dit Mistoufle à l'oreille de Vif-Argent. Ça ne fait rien, cette fois-ci je crois que nous ne reverrons pas la porte Saint-Denis... »

— Et les camarades? Comment paraissent-ils leur sort...

— Tu les connais bien... Tu meurs, ils meurent, ça fait le compte... il n'y a que Lenflé...

— Comment! le pauvre garçon!... il a des regrets...

— Pas de mourir... mais il me disait, il y a un instant : « Ce qui m'embête, c'est que je m'en irai sans avoir compris ce que nous sommes venus faire au Mexique. »

On entend les voix des officiers qui donnent des ordres.

Les troupes mexicaines forment la haie et enveloppent le tribunal. On a ouvert les portes de la citadelle, et les habitants des environs, qui ont été avertis de ce qui allait se passer, ont été admis à l'intérieur : ils se pressent au fond de la cour, impatients du spectacle de mort qu'on leur a promis...

Il y a un mois, ils se courbaient devant les Français qui occupaient Monterey. Monterey évacué et réoccupé par les Mexicains, ils redeviennent étonnamment patriotes... du reste, on les parque à coups de crosse...

Autour de l'estrade, sur laquelle on a étendu un tapis de velours rouge à crêpines d'or, les soldats se sont théâtralement installés.

« Théâtre du Châtelet tout pur ! » ricana encore l'incorrigible pantinois de Mistoufle.

Les prisonniers sont libres, sans chaînes, mais serrés de près par les Mexicains.

Tant de légendes ont couru sur ces Vif-Argent, sur ces Azogueyos qu'en vérité on redoute encore quelque coup de leur façon...

Le capitaine Vif-Argent est un peu en avant de ses hommes

Sa tête dépasse celle des autres, et apparaît belle, sympathique : il y a sur ses lèvres un sourire sans forfanterie, les boucles de ses cheveux forment sur son front blanc comme une auréole...

Et cette beauté même enrage la populace d'où s'élevaient des cris furieux :

« A mort ! A mort ! »

Soudain éclatement de ces sonneries discordantes dont les Mexicains sont prodigés. Puis un roulement de tambour...

Et Carbajal monte les degrés du tribunal.

Il a revêtu un costume luxueux, presque carnavalesque, tout de velours grenat avec des torsades d'or, des colliers de pierres précieuses, d'énormes diamants lui servent de boutons. Mais le chef-d'œuvre, c'est le sombrero garni d'un large cordon d'or, avec enchâssements de rubis. Si l'homme n'était de haute taille, il disparaîtrait sous ce parasol énorme qui mesure certainement plus d'un mètre de diamètre.

Derrière lui, d'autres officiers, non moins chamarrés, tous plus ou moins généraux, et rutilants eux aussi de broderies et de clincaille.

Tout ce monde — des figurants de cirque, dit Mistoufle — s'installe derrière le tribunal, Carbajal au milieu, très grave avec sa face tannée et ses grands yeux noirs, cachés sous des sourcils broussailleux...

Il s'est placé au milieu, sur le fauteuil, plus élevé que les autres...

Vif-Argent ne perd pas un détail de la scène.

Tout à coup il tressaille...

Un siège est resté libre, à l'une des

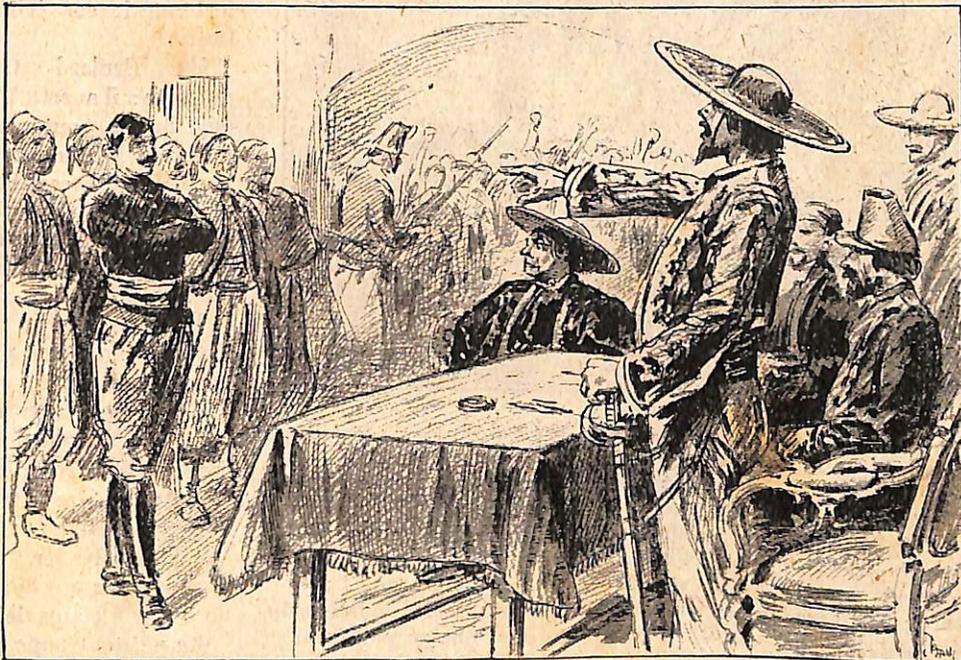
extrémités de la table. Une forme — peut-on dire humaine? — émerge soudain, un être apparaît, porté sur les épaules d'un serviteur qui entasse des coussins et l'installe...

Bartolomeo Perez !

C'est bien lui, le sinistre bandit, le gnôme monstrueux pareil à une évocation de cauchemar... déjà Vif-Argent l'avait vu sur la route de Saltillo, ricanant à sa défaite, et pourtant il se demandait parfois s'il n'avait pu être le jouet d'une hallucination, si cette apparition n'était pas une vision de la fièvre...

Cette fois le doute est impossible, et l'assassin du père et de la fille veut voir mourir le fils.

Vif-Argent sent un flot de colère lui monter au cerveau.



CAPITAINE VIF-ARGENT

« Devant tout tribunal, les accusés ont le droit de se défendre. Capitaine Vif-Argent, dit Carbajal, vous pouvez parler » (P. 5. col. 3.)

Il se contient cependant, et, impassible en apparence, la tête levée, il attend. Ce conseil de guerre, réuni pour condamner et non pour juger, lui paraît grotesque...

Il jette un regard sur ses hommes.

En vérité, on dirait qu'il a réussi à faire passer dans toutes ces âmes sa propre fermeté.

Il y a là de braves chenapans, ayant roulé partout, dont le passé n'est pas bien net : mais ils se souviennent qu'ils ont l'honneur de servir sous le drapeau de la France et instinctivement ils se redressent, en un geste de dignité et de défi.

Carbajal a regardé autour de lui : il semble qu'il éprouve une jouissance de tout cet attirail théâtral. Il bombe la poitrine et, enflant la voix pour qu'elle soit entendue jusqu'aux derniers rangs de la foule, il dit :

« Mexicains, nous sommes ici pour accomplir un acte de justice... »

« Qu'on ne s'y méprenne pas. Il ne s'agit ni de rancune, ni de basse vengeance... si les hommes qui sont devant nous étaient

des soldats, des combattants pouvant se réclamer des lois de la guerre, nous savons quel serait notre devoir... le Mexique est assez fort et assez généreux pour honorer ses ennemis, quand ils le méritent... »

Ici une pause. Il reprend haleine, jette sur son auditoire un coup d'œil satisfait et reprend avec plus de véhémence :

« Non ! non ! Mexicains, que votre conscience soit en repos ! Les hommes que nous allons juger ici ne sont pas des soldats... »

« Ce sont des malfaiteurs et des bandits... »

Très froidement, mais d'une voix retentissante, Vif-Argent s'écrie :

« Carbajal, tu en as menti ! »

— Silence... où je vous fais bâillonner... »

Et Bartolomeo Perez se dresse sur son siège autant que ses difformités le lui permettent et s'écrie :

« Général !... on ne discute pas avec ces gens-là... on les tue !... »

— Des malfaiteurs et des bandits, répète Carbajal. Par une condescendance dont ces misérables nous devraient être cent fois reconnaissants, nous avons daigné les traduire devant le tribunal militaire et devant le peuple...

« Oui, devant le peuple qui les jugera et dont nous exécuterons le verdict... »

— A mort ! la potence ! » hurle la populace.

Carbajal lève la main :

« Devant tout tribunal, les accusés ont le droit de se défendre... vous, qui avez

usurpé un grade qui ne vous appartient pas, faux capitaine Vif-Argent, chef d'assassins, de traîtres et de massacreurs, vous pouvez parler... »

« Mais, prenez-y garde, si votre langage est insultant, si vous oubliez le respect que vous devez au tribunal, je vous retire la parole... »

« Et justice sera faite... »

— Tuez-les ! Pendez-les ! hurlent des centaines de voix furieuses.

— Au nom de l'honneur mexicain, s'écria Carbajal, je vous adjure d'entendre la défense de ces criminels... Soldats, imposez silence à ces braillards... »

(A suivre)

LOUIS BOUSSENART.

Titres & Tables

1<sup>er</sup> Décembre 1911 31 Mai 1912

du 1<sup>er</sup> Semestre de 1912

Les titres, tables et couvertures du 1<sup>er</sup> semestre de 1912 (tome 31 de la 2<sup>e</sup> série du JOURNAL DES VOYAGES) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20 en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 145, RUE MONTMARTRE, PARIS (2<sup>e</sup>).

LES PLAISIRS DE LA VIE AU GRAND AIR

## Une Chasse à l'ours au Canada

Je n'irai pas jusqu'à dire que la chasse à l'ours n'est pas plus dangereuse que la

l'arbre. Mais la partie n'est pas terminée. Si le feuillage est épais, il leur est impossible, souvent, d'apercevoir le plantigrade, qui s'est aplati sur une grosse branche dont la couleur sombre est d'une teinte analogue à son pelage. Alors, il faut recourir aux grands moyens, c'est-à-dire abattre l'arbre à coups de hache. Et cela prend du temps, surtout si les chasseurs ne possèdent pas l'outil indispensable et qu'ils

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

## Au-dessus du Continent Noir

Par le  
Capitaine DANRIT  
(Commandant DRIANT)  
000

### CHAPITRE XVIII

A L'ASSAUT DE LA ZAOUÏA (Suite.)

HABITUÉ à obéir passivement, aveuglément à sa maîtresse, Chouchane ne prend pas garde qu'il part seul : il a oublié qu'il doit attendre le sergent et les tirailleurs chargés de lui prêter main-forte et, le cas échéant, de protéger sa fuite.

Mais Brulard est, heureusement, sur le qui-vive : il avertit Müller que le nègre s'est déjà mis en route, suivi de la seule jeune fille. Le lieutenant qui, en l'absence de Paul Harzel incapable de tout travail, passait l'inspection des organes essentiels de son aéroplane, accourt à l'origine des degrés... les deux silhouettes ont déjà disparu dans la nuit.

Il ne s'attarde pas à rechercher les motifs de ce départ prématuré, ni pourquoi leur compagne de voyage abandonne son malade pour aller courir une périlleuse aventure : il rassemble les tirailleurs, leur renouvelle la recommandation de ne tirer qu'à la dernière extrémité et leur donne le mot qui les fera reconnaître à leur retour : « Abd el-Kader. »

Sans cette précaution, ils pourraient être accueillis à coups de revolver.

La petite troupe va s'engager à la file, Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 779 à 808.



Des familles entières prennent plaisir à ce sport, où les femmes se montrent aussi habiles tireuses que les hommes.

chasse... au lapin de garenne. Mais, de la façon dont elle est pratiquée dans l'Est du Canada, c'est-à-dire dans la Colombie britannique, elle est loin de constituer un sport redoutable.

Il est vrai qu'il y a ours et ours. Un chasseur qui s'attaque au féroce grizzli, le plus grand des plantigrades, a quelques raisons de faire son testament avant de partir en expédition. Mais les ours bruns, tels que ceux que montrent nos photographies, sont des êtres relativement inoffensifs, et qui n'ont qu'une préoccupation à la vue d'un chasseur : s'enfuir aussi loin et aussi rapidement qu'ils le peuvent !

On les chasse presque toujours aux chiens. Ceux-ci sont dressés à lever leur piste par l'odeur et à se lancer à leur poursuite en donnant bruyamment de la voix. Le pauvre ours sait par expérience que l'aboïement d'un chien annonce toujours la présence d'un homme, et d'un homme armé. Et, dès qu'il l'entend, il s'efforce de gagner une région escarpée.

Mais si l'animal s'aperçoit que les hommes sont à bonne distance, il fait brusquement volte-face et fond sur eux. Il a tôt fait d'éventrer à coups de patte les chiens les plus rapprochés.

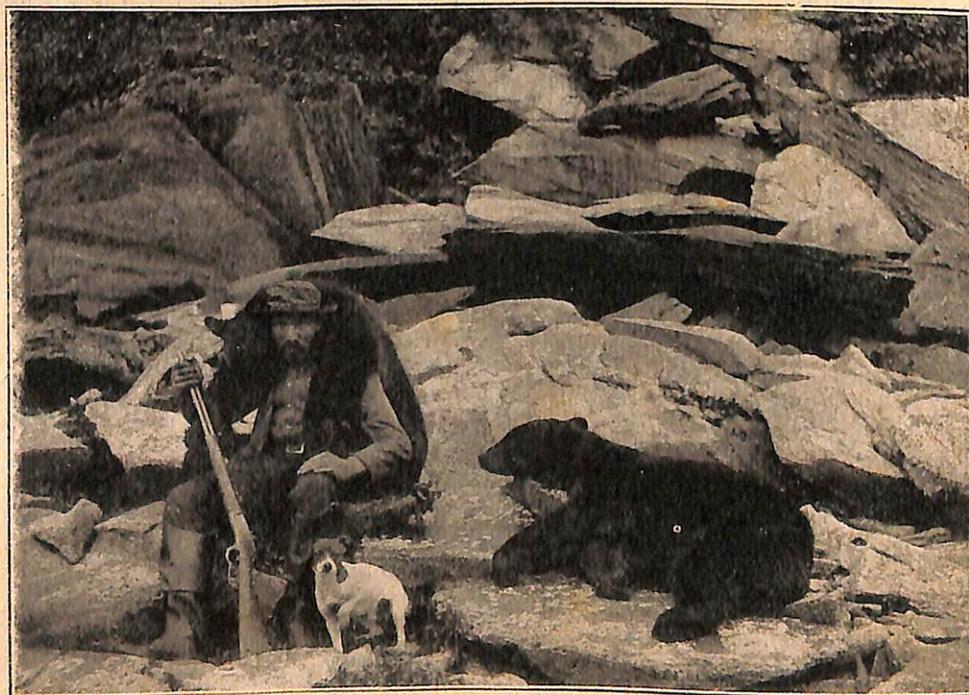
Ces animaux bien dressés se contentent de harceler l'ours et de retarder sa fuite, pour donner aux chasseurs le temps d'arriver à bonne portée de fusil. Une balle met bientôt fin à la chasse. Le sport est plus intéressant dans les régions boisées. Quand l'ours comprend que la vitesse de sa fuite ne le sauvera pas, il choisit un arbre touffu et grimpe dans les hautes branches, où il se tient immobile.

Malheur à lui si les chiens s'en aperçoivent ! Quand leur odorat les arrête au pied d'un tronc, ils annoncent, par un aboïement significatif, que l'ennemi est treed-up qu'il est branché. Les chasseurs accourent et cernent

se voient obligés d'aller en chercher un au campement.

La chasse à l'ours se pratique toute l'année, sauf l'hiver. Mais les trappeurs chassent la bête vers la fin de l'été, alors que la bête, qui s'est engraisée à manger des mûres et du miel sauvage, porte une robe au poil épais et luisant.

CHRISTIAN BOREL.



UNE CHASSE A L'OURS AU CANADA

De jeunes chiens servent de rabatteurs, et si ces ours, qui ne songent pas à attaquer l'homme ne trouvent pas le moyen de gagner une région escarpée, ils sont irrémédiablement perdus.

dans le raidillon; un caporal français ouvre la marche, un Parisien comme Tussaud, vif, débrouillard et lesté.

Müller l'arrête au passage :

— C'est vous, Roland, qui portez les cartouches éclairantes ?

— C'est moi.

— Bon : vous savez dans quel cas il faudra les brûler ?

— Oui, si la retraite nous est coupée et que nous ne puissions plus redescendre.

— C'est cela. Ne manquez pas de tirer dans la direction du ravin, derrière vous, pour que, d'ici, nous puissions apercevoir les fusées.

— J'ai bien compris.

— Si vous êtes attaqués, résistez le plus longtemps possible : la mitrailleuse viendra à votre secours...

Müller revient alors à Paul Harzel, qu'il trouve penché au-dessus de la source :

— Que fais-tu ? Il est très imprudent de boire de cette eau glacée dans l'état où tu te trouves.

— Je ne bois pas : je me baigne le front. Cela me soulage; il me semble que je vais mieux... Tu sais qu'elle est partie ? Laisse-moi la rejoindre ? Tiens, regarde; je ne tremble plus...

Le pauvre garçon tend les mains; Müller les presse amicalement; elles sont glacées, et les dents du malade claquent avec violence.

— Non, ami; renonce à ce projet fou : crois moi, tu as mieux à faire ce soir. Observe le ravin; si tu aperçois la lueur des cartouches éclairantes, viens au plus vite me retrouver à bord de l'Africain. Nous partirons ensemble aussitôt: tout est prêt. Je connais assez le ravin maintenant pour me diriger, et je te conduirai à une position d'où, avec ta mitrailleuse, tu pourras, à loisir, cribler les Snoussia de projectiles. Nous créerons, ainsi, une diversion qui permettra à nos

1. Les cartouches éclairantes pour fusil de guerre, inventées tout récemment par un Suédois, M. Schade Erlandsen, diffèrent extérieurement des cartouches ordinaires par des cannelures circulaires sur l'étui, afin qu'on les reconnaisse au toucher : ces cannelures varient suivant qu'elles correspondent à telle ou telle des trois couleurs blanche, rouge ou verte. Elles projettent, avec une petite charge de poudre noire, une balle contenant une composition fusante qui s'allume à la sortie du canon en projetant une très vive lueur. Ce projectile éclairant monte à cent mètres en l'air et s'éteint cinquante mètres avant de retomber sur le sol, pour éviter les risques d'incendie. On distingue les différentes couleurs à 3 kilomètres. Ainsi, une troupe dépourvue de matériel télégraphique, une patrouille, une reconnaissance, peuvent, grâce à cette invention d'hier, exécuter des signaux la nuit.

camarades de battre en retraite. Tussaud attendra ici ceux qui auront pu descendre...

Paul Harzel insiste, d'une façon malade; mais Müller avec autorité :

— Je te défends de bouger ! Nous devons songer, avant tout, au salut de l'Africain que seuls, toi et moi, pouvons assurer. Tu resteras là où tu es.

Un violent combat paraît se livrer dans l'âme de Paul Harzel.

Sa toux redouble : a-t-il le droit d'aimer cette enfant, lui qu'attend une fin prématurée ? Comment, ne se reconnaissant pas le droit d'épouser une Française, s'est-il libéré de cette interdiction morale vis-à-vis d'une Arabe ?

Une douleur poignante lui broie le cœur. Cette nuit, où va se dérouler un drame épique, lui pèse, au physique et au moral, comme une chape de plomb.

Il éprouve la sensation d'être seul dans un immense désert... S'il n'avait conservé les croyances déposées par sa mère au fond de son âme de petit garçon, il irait chercher dans le néant la solution de l'angoissant problème, la fin de son affreux cauchemar...

Mais il a des devoirs à remplir encore...

Et, enlevant la gaine de cuir qui protège le mécanisme de la mitrailleuse, il dispose une bande de cartouches dans la glissière qui les happera l'une après l'autre; puis, les yeux sur le ravin, il attend...

Chouchane ayant trouvé un passage était revenu chercher Ourida et tous deux avaient atteint l'enceinte extérieure de la zaouïa.

Peut-être, en plein jour, la jeune fille eût-elle connu le vertige au cours de cette ascension, car, à quelques mètres au-dessous de la poterne, l'escalier semble surplomber l'abîme, et, n'était l'aide précieuse de la rampe de fer, un acrobate seul pourrait s'aventurer sur ce pas terrifiant.

Ourida s'assied sur la dernière marche, le dos contre la porte basse, tandis que Chouchane déroule sa corde et recommence le même manège que précédemment... Au pied de la muraille, un étroit sentier court pendant quelques

mètres et se perd dans le roc.

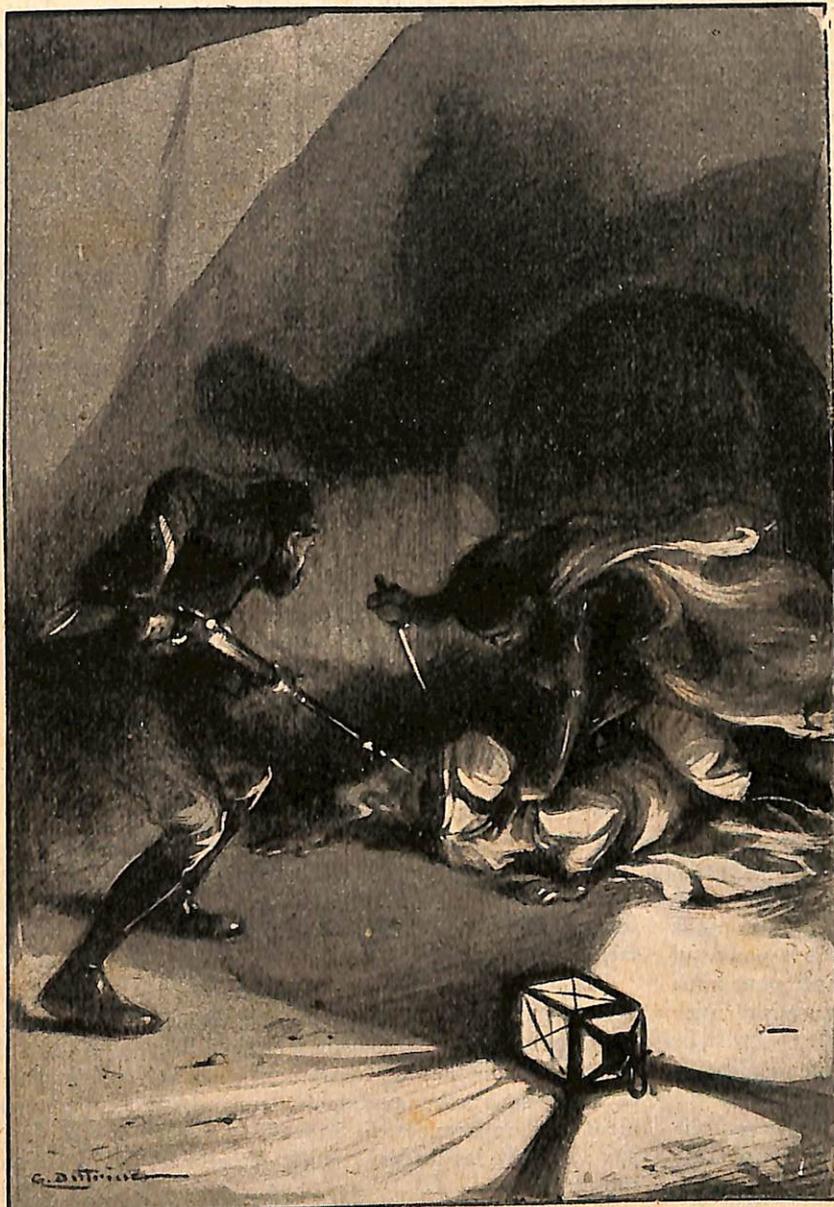
Le nègre lance son crochet par-dessus le mur et tire doucement... Le grappin n'a pas mordu; il faut recommencer plusieurs fois ce manège et Chouchane l'exécute patiemment, en tendant l'oreille...

Enfin, la corde se raidit et le nègre, s'aidant des aspérités, gagne, en un clin d'œil, le sommet du mur sur lequel il se couche dans une immobilité absolue...

N'entendant aucun bruit, il amène la corde à lui lentement, et la fait glisser avec précaution du côté opposé...

Le voici dans la place.

Il s'approche en rampant de la poterne



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Chouchane donne, à tour de bras, du couteau dans le dos du renégat. (P. 9, col. 1.)

Il s'approche enfin de son ami :

— Pardonne-moi !... je ne tiens pas debout !

— Eh bien ! va t'asseoir dans ton baquet, approvisionne la mitrailleuse; je me charge du reste.

Docilement, d'un pas incertain, Paul Harzel se dirige vers l'Africain : son regard s'hypnotise sur l'escarpement qu'il devine dans l'ombre... L'autre nuit, ils étaient sur le bord opposé du ravin, à 7 ou 800 mètres plus à gauche, ce qui les avait empêchés de distinguer l'enfoncement de verdure... Ourida était près de lui; il entendait sa calme respiration de petite fille...

et l'inspecte minutieusement : si la porte est munie d'une serrure, il l'ouvrira difficilement; les outils qu'il a apportés avec lui, une pince, un tournevis, une lime, seraient, en effet, bien peu efficaces contre les rouages solides et compliqués, enfantés par la fantaisie des ferronniers arabes...

Voici la serrure... mais le pêne rouillé ne fonctionne plus; la fermeture est assurée par un simple verrou! Chouchane le tire doucement et la lourde porte tourne silencieusement sur ses gonds.

Ourida se glisse par l'ouverture; derrière elle, une autre silhouette se dessine, celle de Brulard, qui entre en murmurant :

— Bon Dieu! quel trac! j'ai cru que je n'arriverais jamais.

Son « trac » dissipé, car il a eu peur, le brave sergent revient au bord de l'escarpement pour recevoir les tirailleurs qui le suivent.

Un Sénégalais paraît; Brulard le pousse dans l'intérieur et lui dit à voix basse :

— Tu resteras là, près de la porte; tu veilleras à ce qu'elle reste toujours ouverte. Si tu es découvert, ne tire pas : la baïonnette seulement...

Et le sergent complète sa consigne par un « coup lancé » contre un ennemi imaginaire.

Enfin, le caporal Roland, que Müller a retenu et qui clôt, ainsi, la marche, fait son apparition... L'obscurité ne permet pas de voir sa pâleur, mais il est blême...

Lui aussi, il a eu le « trac », quand il s'est senti suspendu au-dessus de l'abîme, se demandant si la rampe de fer, vieille de plusieurs siècles, n'allait pas céder, tout d'un coup sous sa main.

— Vous, Roland, restez au dehors. Si nous sommes pressés à l'intérieur, vous dégringolerez pour prévenir le lieutenant.

Le caporal voulait expliquer qu'il y a un autre moyen de communiquer, mais déjà le sergent est entré : il prend alors la place qui lui est assignée, en s'incrétant, pour ainsi dire, dans la muraille, tant ce précipice béant lui cause de trouble.

Osera-t-il jamais reprendre le même chemin?

Il est vrai qu'il pourra toujours remplir sa mission de signaleur; mais s'il n'avait pas les cartouches éclairantes!...

Et un frémissement le secoue tout entier à cette seule pensée et aussi à l'idée du retour, car il faudra bien redescendre...

Chouchane a disparu sur la gauche, en faisant signe au sergent de l'attendre.

Il gravit rapidement l'escalier du chemin de ronde qui fait le tour de l'enceinte et constate qu'il n'a que deux marches à descendre pour prendre pied sur la terrasse des casemates. Ces locaux, tous semblables, adossés à la muraille, donnent sur la cour intérieure de la zaouïa.

En rampant, le nègre gagne le Nord du « stah », du toit aplati; il avance la tête, regarde, se retire et, plus silencieux qu'une ombre, vient retrouver le sergent Brulard et Ourida accroupis l'un et l'autre dans l'angle de la poterne et de l'escalier.

Du geste il invite la jeune fille à rester là

où elle est et, prenant le sergent par la manche, il lui montre une haute borne au saillant du bâtiment :

— Regarde! souffle-t-il.

Brulard penche le haut du corps, et se rejette vivement en arrière : sur un banc, près d'une porte basse, un indigène est assis, enveloppé dans son burnous, le capuchon rabattu sur le front : à ses mains posées à plat sur ses cuisses, on reconnaît un noir.

Chouchane parle bas à l'oreille du sergent. Celui-ci acquiesce; il met baïonnette au canon, en appuyant sur le bouton du ressort pour éviter le bruit sec du dé clic et se tient prêt à agir, derrière la borne d'où il surveillera la vaste cour.

Ourida se blottit à l'endroit où Chouchane lui a prescrit d'attendre.

La lune à son premier quartier éclaire parcimonieusement cette scène de ses rayons d'opale : au milieu de la face du quadrilatère qui borde le ravin, le minaret dresse sa silhouette massive; en face, la porte qui conduit au village arabe dessine dans la muraille le trou noir de sa voûte.

Le nègre est remonté sur la terrasse; il suit sur les genoux et sur les mains la banquette de fusillade qui entoure la citadelle et s'arrête bientôt, croyant avoir aperçu une sentinelle...

Mais, du côté de l'orient, Kara n'est pas gardée; les pentes inviolables du précipice sont, pour les Snoussia, la meilleure défense...

Chouchane peut redescendre par l'escalier qui donne accès à la porte sud du chemin de ronde, sans avoir été ni inquiété, ni découvert.

Brulard le voit avec stupéfaction s'avancer au milieu de la cour, enlever le couvercle d'une citerne, puiser de l'eau au moyen d'une poche en cuir attachée au bout d'une longue corde en « ouber »<sup>1</sup>, et boire une large rasade.

Puis, sans affectation, le noir se dirige vers le gardien qui sommeille à quelques pas du sergent; il prend place à côté de lui, en lui touchant le bras légèrement pour le réveiller sans secousse; mais, contrairement aux apparences, le Snoussi ne dort pas : il porte les mains à sa tête et relève son capuchon.

Chouchane reconnaît avec une joie muette le facies bestial de son ancienne connaissance, Ali ben Salah!

Sa seule crainte était que Cheikh el Qaçi eût changé le géolier du capitaine Frisch.

Les deux nègres échangent les salutations usuelles, mais le chaouch fait signe qu'il faut parler bas, en montrant la porte de la cellule :

— Le Maître est là, depuis longtemps, auprès du prisonnier...

Ali a entendu des éclats de voix; Cheikh el Qaçi est en colère et gronde : lui, pauvre chaouch, n'a rien compris... Que lui importe, au demeurant, ce qui se passe dans la cellule!

Et, cette confiance faite, il se lève et invite Chouchane à se retirer :

1. Poil de chameau.

— « Moulna »<sup>1</sup> va sortir; il serait irrité de te trouver là.

— Tu as raison, je vais dormir, répond Chouchane qui se dresse en étirant les bras, fait quelques pas et s'arrête, attentif.

— Qu'as-tu? fait le chaouch.

— J'entends du bruit, par là... Oui, écoute... des grincements sur le rocher...

— Non, je n'entends rien; qui donc pourrait venir par là? Tu te trompes, c'est la voix du cheikh qui s'élève dans le cachot.

— Tu n'as pas l'ouïe bien fine, Ali!

Froissé de cette insinuation, le gardien fait le mouvement qu'attend Chouchane : il enlève complètement son capuchon, tend la tête dans la direction de la poterne...

Un éclair blafard... et il s'affaisse, sans un cri, sans un râle, sur le banc qu'il inonde de sang.

Chouchane, d'un seul coup de coutelas, sur la nuque du bourreau, a tranché les vertèbres cervicales et sectionné une partie du cou... la tête est presque détachée du tronc.

Le sombre exécuteur étend le cadavre le long du mur et le dépouille de son burnous qu'il revêt aussitôt : une large tache rouge s'étale sur la laine, tandis qu'un liquide gluant s'infiltré et se coagule dans les interstices des dalles...

Chouchane essuie son couteau sur le « séroual » du mort et le remet à sa ceinture; il dissimule sous un pan du burnous la tache révélatrice, rabat le capuchon sur ses yeux, et donne, de la langue, deux de ces petits claquements secs qu'emploient les « sokhar » pour stimuler leurs chameaux.

A ce signal, Brulard approche; il se place près de l'entrée, l'arme prête... son tour est venu d'agir.

Délibérément, le nègre pousse la porte; il pénètre dans la casemate, et, comme Cheikh el Qaçi lui reproche d'être entré sans ordre, il se jette à ses pieds pour cacher le visage de celui qu'Oswald croit être Ali ben Salah.

— Prends la lanterne et suis-moi! a ordonné le légionnaire.

C'est tout ce que désirait Chouchane : suivre! Le hasard met à sa merci le monstre soupçonneux!

Au moment où le Cheikh courbe sa haute taille pour franchir le seuil, le nègre lui saisit une jambe, le fait tomber la face contre terre et saute sur son dos pour le maintenir...

Mais le bandit est d'une force herculéenne; il se redresse sur les coudes, il va crier... Il crie...

Une ombre surgit... La baïonnette de Brulard, lancée à toute volée, s'enfonce dans la bouche entr'ouverte du déserteur, traversant le palais et ressortant presque tout entière derrière la nuque. Le coup a été porté avec une fureur telle que la poignée de l'arme a brisé plusieurs dents et qu'elle écarte effroyablement les mâchoires.

Sous ce choc foudroyant, les jambes du Cheikh el Qaçi se sont détendues comme

1. Notre maître.

un arc, forçant le nègre à lâcher prise et l'envoyant rouler à quelques pas.

Chouchane se relève et donne, à tour de bras, du couteau dans le dos du renégat; mais la lame se brise avec un son mat.

Car; à l'imitation de maints prophètes et thaumaturges, le marabout de Kara porte sous ses vêtements une cotte de mailles.

Si le nègre, ignorant cette particularité, s'était attaqué seul au Cheikh, il eût été perdu!

Froidement, le sergent appuie sur le poussoir de son épée-baïonnette, la dégage du canon et l'abandonne dans l'horrible blessure.

Puis, soulevant par les cheveux la tête de sa victime, il lui dit, le regard plongé dans le sien :

— Tu ne me reconnais pas, Ruchlos, traître, déserteur, renégat? Regarde-moi; je suis ce Brulard que ton faux témoignage devant le conseil d'enquête a fait casser de son grade. Tu me savais innocent, brigand! moi, je te savais coupable... Elle a enfin sonné l'heure que j'attendais depuis cinq ans!...

Un murmure indistinct sort des lèvres du moribond; des flots de sang s'engouffrent en gargouillant dans sa gorge et l'étouffent...

Le sergent saisit le couteau brisé de Chouchane et, empoignant la langue tuméfiée de l'être haï, dont le supplice ne lui semble pas suffisant encore, il la tire violemment hors de la bouche et la tranche.

C'est le châtiment qu'il rêvait! Il eût voulu que le bandit vécût, la langue cou-

pée, sa langue menteuse... Mais Cheikh el Qaçi se raidit dans une convulsion suprême, ses yeux roulent dans leurs orbites; un son rauque, effrayant, inarticulé, sort de sa poitrine... C'est le dernier spasme...

Il retombe immobile.

Quelques instants après, un coup de feu retentit sur la face opposée de la citadelle; l'appel suprême du Cheikh a été entendu; une sentinelle a tiré.

De toutes parts, des portes s'ouvrent, des gens accourent...

— Au capitaine! dit le sergent en retirant sa baïonnette de la bouche du renégat.

Chouchane se penche sur l'officier, fait jouer la lanterne de poche et s'aperçoit qu'il lui est impossible de trancher les liens; alors il prend Frisch tel quel dans ses bras et va sortir quand, sur le seuil, il se heurte à Ourida, que le bruit de la lutte, le cri du Cheikh ont attirée :

— Seyda! Seyda! Viens vite!

Et il court à la poterne.

Prétend-il donc reprendre, ainsi chargé, le chemin périlleux qu'il a déjà suivi?

Sans doute; mais il est trop tard!...

Un second coup de feu... le factionnaire laissé à l'entrée s'abat lourdement, et sous une poussée vigoureuse, la porte se referme avec un bruit sourd. Trois hommes armés en défendent l'abord; la retraite est coupée.

Chouchane, sans hésiter, sans abandonner son fardeau, monte quatre à quatre l'escalier qui conduit au chemin de ronde; Ourida le suit pas à pas.

(A suivre.)

✂ CAPITAINE DANRIT.  
(Commandant DRIANT.)

### Légende Dahoméenne

## Des Dieux qui font mauvais ménage

Les Dahoméens qui, au-dessus de tous leurs fétiches, adorent un être suprême, *Mahou*, content qu'un jour ce dieu donna naissance à *Obatala*, dieu de la lumière, futur créateur de la race humaine.

Envoyé sur la terre, *Obatala* avait pris pour femme *Odudua*.

Or, d'après la légende établie par les féticheurs dahoméens qui jugent les dieux d'après eux-mêmes, il ne tarda pas à s'élever des différends entre *Obatala* et son épouse; cette dernière devint acariâtre, comme la plupart des vieilles épouses dahoméennes, et la brouille s'introduisit dans son ménage, si uni et tellement modèle jusque-là que la confiance humaine avait symbolisé les deux conjoints par un pot muni de son couvercle.

Il paraît que le bonheur de l'hyménée n'a pas plus de durée parmi les dieux que chez les simples mortels, du moins d'après ce qu'en pensent les Dahoméens. *Odudua*, s'étant laissée aller à la paresse une fois la lune de miel passée, ne prenait plus le même soin pour préparer les ouassas et le vranalou destinés à son divin époux, le canatou sentait le brûlé; la farine des ouassas pilée et pétrie offrait des grumeaux témoignant du peu de soin qu'apportait la jeune épouse aux soins du ménage.

*Obatala*, encore épris, se contenta les premiers temps de faire de simples observations à *Odudua* qui, insoucieuse comme toutes les jeunes femmes, n'y prit point garde.

Alors *Obatala* lassé se répandit en invectives violentes contre elle; mais elle, d'un caractère foncièrement acariâtre, le prit de haut et lui cracha à la face, avec toute la volubilité dont une femme dahoméenne est capable, les insultes les plus graves et les reproches les plus violents : *Obatala* rendu furieux par ce manque de respect, lui arracha les yeux et la rendit laide pour la ramener dans le devoir. *Odudua*, ivre de colère, maudit son époux et lui dit que puisqu'il n'était pas content de sa cuisine, dorénavant il ne mangerait que des animaux immondes, et elle alla se jeter aux pieds de *Mahou*, l'être suprême, le priant de lui rendre la vue.

*Mahou*, avec une sagesse digne de Salomon, condamna *Obatala* à ne manger que des animaux immondes, pour s'être laissé aller à la colère, lui qui devait être par-dessus tout un être bon, et condamna *Odudua* à rester aveugle pour avoir manqué de respect à son auguste époux. *Mahou* ajouta en outre que *Odudua* habiterait la terre dont elle symbolise la fécondité, tandis que *Obatala* habiterait le ciel.

La symbolisation de cette double divinité par un pot muni de son couvercle est la forme la plus commune sous laquelle on la rencontre au Dahomey. Elle est simple et très en faveur auprès des esclaves qui trouvent là une représentation de leur propre situation dans la calèche inférieure munie d'un couvercle qui la domine.

✂ LÉON MALU.

L'ART INCOMPARABLE  
DE L'INGÉNIEUSE HOLLANDE

## La Culture des Fleurs aux environs de Haarlem



Le Pays des Fleurs! Est-ce la Chine où croissent les lotus immenses et où les bateaux vont le long des fleuves avec leur carène enguirlandée? Est-ce l'Italie où toujours, comme du temps d'Ovide, les fleurs poussent et s'épanouissent, sans qu'on les ait semées, dans un éternel printemps?

Ce titre glorieux de *Pays des Fleurs*, une autre terre le mérite bien davantage, parce que là, les fleurs croissent, se développent, triomphent, non par la munificence de la Nature, mais par l'art et par la volonté des hommes.

C'est la brumeuse et froide Hollande que l'on peut appeler le Pays des Fleurs. Une partie de ce sol est un bouquet vivant dressé sous le ciel, à quelques pas de la mer tumultueuse, qui pourrait tout engoutir, la terre, les fleurs et les hommes.

La Hollande, selon les saisons, cultive, sur un grand espace, et comme si c'était une fonction nationale, les fleurs les plus diverses. De février jusqu'à la fin de mai croissent et éclatent les tulipes aux mille couleurs. C'est la culture la plus importante. Ensuite, viennent les roses, durant les étés aux longs jours. En juillet, les jacinthes; en août et en septembre, les dahlias aux variétés innombrables étalent sous l'azur pâlisant leurs calices aux colorations vives; et, durant l'hiver, c'est le triomphe des chrysanthèmes.

C'est dans la campagne qui environne la ville de Haarlem, que se trouvent les principaux horticulteurs. Ils sont au nombre de douze cents; mais, parmi eux, il y en a un millier qui ne cultivent que le bulbe ou l'ognon de la fleur, pour l'exportation. Les deux cents autres maisons cultivent la fleur même, pour la vente en territoire hollandais ou en pays très voisins.

Autour de Haarlem, on occupe trois mille deux cents hectares de terrain pour la culture des bulbes, que l'on exporte ensuite, surtout en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis,

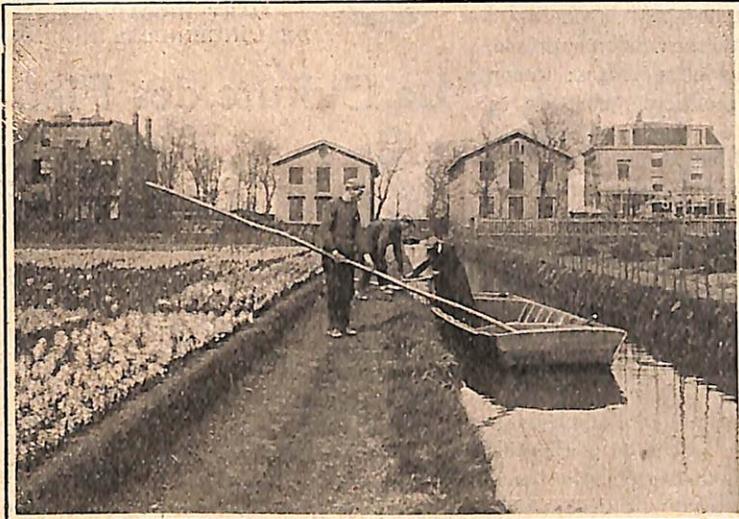
Durant l'hiver, les bulbes sont soignés dans des serres chaudes, où ils attendent le jour que l'horticulteur jugera bon pour les planter en pleine terre.

Déjà, au dix-septième siècle, la passion des Hollandais pour les fleurs était légendaire. On montre, dans la vieille cité de Haarlem, une maison qui, en l'an 1636, fut échangée pour un seul bulbe de tulipes, d'une variété extrêmement rare, et encore inconnue en Hollande. En 1637, un horticulteur paya, pour 31 tulipes, une somme équivalente à trente-cinq mille francs.

Durant l'hiver, ce que les Hollandais cultivent surtout, c'est le bulbe de la fleur, mais dans leurs serres chauffées à une température qui égale celle des tropiques, on voit resplendir tulipes, jacinthes et roses, en toute saison.

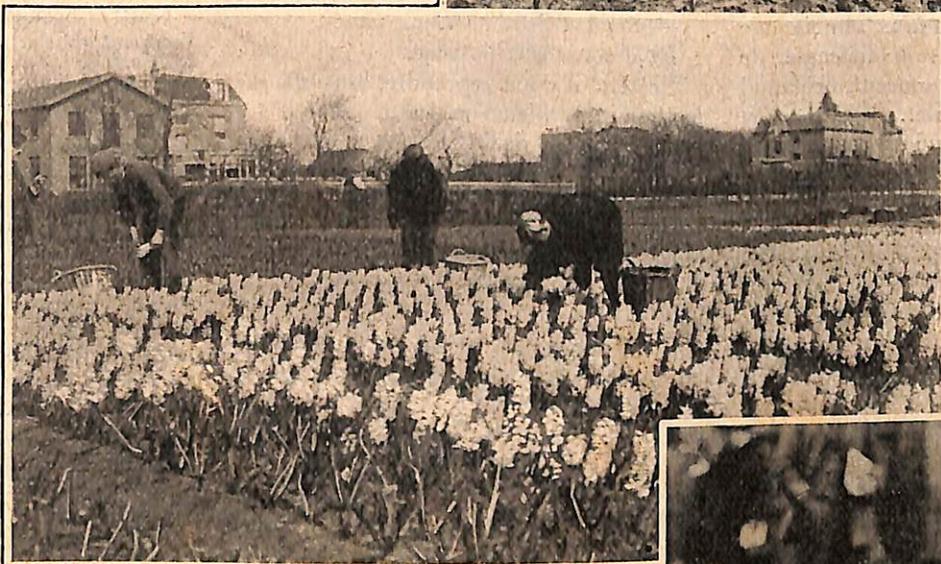
Dès février, le Hollandais procède à l'opération que l'horticulteur français appelle le *repiquage*, c'est-à-dire que l'on plante en terre pleine les bulbes que l'on avait gardés dans des serres durant la froide saison.

A Pâques, tous les Hollandais qui le peuvent, autour de Haarlem, font ce qu'ils appellent le *Pèlerinage aux Fleurs*. On voit alors les che-



Des canaux d'irrigation sont aménagés autour des plantations.

mins sillonnés par des piétons, par des cyclistes, par des équipages, qui, tous, se hâtent vers les terres où la nappe des tulipes récemment ouvertes forment, sous le ciel printanier, un tapis multicolore, où la brise fait onduler les mille variétés de la fleur nationale. Le maître horticulteur, rayonnant et royal, se tient, entouré de ses aides nombreux, près de son parterre magnifique. Et à tout piéton, à tout cycliste, en un mot, à tout visiteur qui va le saluer, il fait don d'un bouquet. N'essayez



Du matin au soir, les champs de jacinthes sont l'objet de soins constants.

pas de payer, vous offenseriez le maître. Mais donnez un pourboire aux aides; et ceux-ci enguirlanderont votre canne, si vous êtes un promeneur pédestre; ils tresseront, en un tour de main, une couronne de fleurs pour les roues de votre bécane, si vous êtes cycliste; ils feront à votre cheval un superbe panache de tulipes, si vous êtes un pèlerin venu en carriole.

Et lorsque le Pèlerinage aux Fleurs est passé, le travail recom-



Sur les terrains réservés à la culture de la jacinthe, des engrais spéciaux sont apportés.

mence. Sur les canaux bien construits et mélancoliques de la vieille cité les bédandres circulent,



Les bulbes repiqués au mois de février sont en pleine floraison vers les fêtes de Pâques.

chargées de bulbes et de fleurs. Les fleurs s'arrêtent non loin du champ où la main de l'Homme, victorieuse de la Nature, les a fait croître et s'épanouir sous le Septentrion; et les bulbes s'en vont vers les ports, et ils partent sur les grands navires montrer aux peuples lointains l'art incomparable de l'ingénieuse Hollande.

LEOPOLD COUSIN.



#### LA CULTURE DES FLEURS AUX ENVIRONS DE HAARLEM

De jeunes promeneurs, après avoir accompli le « Pèlerinage aux Fleurs », se reposent à l'air embaumé des tulipes et des jacinthes avant de rentrer dans la ville de Haarlem.



LES DEVINS DE LA VIEILLE CHINE A SAN-FRANCISCO

*Très superstitieux, le Chinois n'entrepris pas une affaire sans consulter l'oracle. Après avoir pris le nom et l'âge de celui qui l'interroge, l'important personnage trace sur le papier, à l'aide d'un pinceau, des figures bizarres qu'il accompagnera bientôt de grimaces et de cris horribles.*

☞ Dans la Colonie de San-Francisco

## Les Devins & de la vieille Chine

☞ Tous nos lecteurs savent que, depuis déjà un grand nombre d'années, il s'est formé à San-Francisco une colonie chinoise tellement nombreuse qu'elle a fondé une véritable ville indigène à côté de la ville européenne. Et là, le Chinois a apporté ses mœurs, sa vie complète; il a construit à la chinoise, il s'habille et se nourrit à la chinoise, et pour un étranger qui débarquerait tout droit du bateau dans ce quartier de San-Francisco, ce serait la Chine.

Bien entendu, avec les nécessités de la vie pratique, le Céleste a apporté, dans la grande ville américaine, sa religion, sa superstition, ses plaisirs. Maisons de thé et théâtres, restaurants où l'on joue aux trente-six bêtes, aux cartes, aux échecs; temples où l'on va brûler l'encens devant Bouddha; mais surtout temples de la divination, lesquels temples consistent généralement en une modeste chambre garnie d'une table à laquelle est assis le devin. Souvent aussi le devin est tout simplement en plein air, sur le trottoir, et c'est là qu'il rend ses oracles.

Malgré son contact avec la civilisation occidentale, le Chinois reste toujours très superstitieux et le métier de devin est certainement l'un des plus productifs. Aussi tout Chinois qui se respecte va-t-il trouver le devin dans toute circonstance grave de son existence, afin de lui demander *souan ming*, c'est-à-dire de compter sa vie, de supputer ce qui lui arrivera. Il est étonnant d'entendre ce qu'il débite sur les huit lettres qui composent l'an, le mois, le jour et l'heure de votre naissance; il vous prédit des malheurs généraux qui vous menacent; il vous promet des richesses et des honneurs; il vous apprend la cause de votre maladie ou de celle de vos enfants; c'est généralement quelque idole qu'on a offensée, quelque bonze qu'il faut appeler. Si, par hasard, ce qu'il a prédit arrive, il passe pour un homme très fort; s'il manque, on se contente de dire qu'il ne sait pas son métier.

Il y a plusieurs manières de consulter les esprits; la plus ordinaire est de brûler quelques parfums devant une statuette de Bouddha; le devin frappe ensuite plusieurs fois la terre de son front en se prosternant. Il a, près de la statuette, un cornet de bois rempli de bâtons plats de la longueur de quinze à vingt centimètres, sur lesquels sont inscrits des caractères énigmatiques qui sont comme autant d'oracles. Après bien des révérences, il fait tomber au hasard un de ces petits bâtons et il en explique le sens qui est toujours à double entente.

Dans les grandes circonstances, après avoir pris le nom et l'âge de celui qui le consulte, il trace sur du papier des figures

bizarres, accompagnant les traits de son pinceau de grimaces et de cris horribles, fait un bruit affreux avec une sorte de petit tambour... Après avoir invoqué quelque dieu, il donne alors la réponse demandée. Souvent, il étonne son client en lui disant son nom, son âge, combien il a d'enfants, où est sa demeure, quel est son genre de commerce. Enfin, ils font toutes ces choses que font chez nous, en Europe, au xx<sup>e</sup> siècle, nos célèbres pythoisses! Est-ce que chez nous, à Paris, ville lumière, et dans bien d'autres capitales d'Europe, nombre de gens ne courent pas les salons des cartomanciennes et autres devineresses pour connaître leur passé et leur avenir?

Mais, en Europe, le rôle de devin est réservé au sexe faible; en Chine, tous sont des hommes, généralement des vieux à barbe blanche, les deux yeux couverts d'une énorme paire de lunettes.

☞ JOSEPH DAUTREMER.

Pour les Bandits de l'Arizona

### La Géole la plus sûre et la moins coûteuse du monde

☞ Quand les autorités de Clifton dans l'État de l'Arizona sentirent la nécessité d'édifier une prison, elles cherchèrent naturellement un terrain. Il fallait que ce terrain fût situé dans la ville même et coûtât peu d'argent, car les ressources de la localité n'étaient pas bien élevées.

L'architecte municipal, au cours de ses recherches, eut soudain une idée lumineuse. En passant devant une haute colline, il venait de remarquer à sa base, au bord de la route, une excavation naturelle et assez profonde. On avait été obligé de la clore par une palissade, car les rôdeurs et les vagabonds venaient y chercher asile pendant la nuit.

« Puisqu'ils y dormaient bien en liberté, pensa notre homme, je ne vois pas pourquoi on ne les y logerait pas quand leurs méfaits nous obligent à les arrêter. »

Et ce fut dans cette caverne, en effet, que la municipalité de Clifton décida d'installer sa prison. L'excavation fut élargie. Le ciseau des tailleurs de pierre y creusa quatre compartiments séparés les uns des autres par des cloisons d'un seul bloc et d'une épaisseur à toute épreuve. On ménagea dans la paroi deux étroites ouvertures pour éclairer la prison; et des portes furent établies à peu de frais.

Extérieurement on a construit devant l'entrée de la prison une maisonnette où se tient l'unique gardien. En admettant que les prisonniers pussent forcer les portes d'acier fermant les cellules, il leur faudrait passer par la maison du gardien pour sortir. Aussi toute évasion est-elle considérée comme absolument impossible. Les fenêtres sont trop élevées au-dessus du sol pour qu'on puisse les atteindre sans échelle, et pour plus de sûreté on les a faites si étroites que le corps d'un homme ne saurait y passer. On considère la géole de Clifton comme la plus sûre du monde. La montagne dans laquelle elle a été creusée est faite de quartz particulièrement résistant et les travaux furent principalement exécutés à l'aide d'explosifs.

Cette région de l'Arizona exigeait une prison sûre, car les bandits y sont singulièrement résolus et dangereux.

☞ Cyrille VALDI.

DU HAVRE AU PAYS DES BONIS

## Les Aventures de "Propre-à-Rien"

par Jules LERMINA

### PREMIÈRE PARTIE La Révélation.

☞ ☞ ☞

#### Chapitre VI

Chez la Mère Poitou. (Suite.)

A quelque distance de Propre-à-rien lui, une chanson éclata, vociférée par une demi-douzaine de voix.

Quand la Jeann'-Marie prit la mer,  
Y avait du vrai chambard dans l'air...

Matelot! Matelot!

Prends garde à l'eau... oh! ho!..

Les notes rauques traînaient: il regarda et vit que c'étaient des matelots revenant de quelque bordée et qui, se tenant par le bras, chancelaient et se cognaient les uns les autres, effroyablement ivres...

Une autre chanson éclata, avec des mots grossiers...

Jacques eût voulu fuir: cette joie brutale lui faisait peur.

Mais voici que les matelots l'avaient aperçu, et comme ils n'étaient pas méchants, le voyant seul et probablement mal en point, l'idée leur prit de l'emmener boire... et l'un d'eux l'ayant happé par le bras:

« Hé! moussaillon! qué que tu fais là, par la nuit qu'est noire comme le fond d'un four... tu t'embêtes, hein?... j'aime pas qu'on s'embête quand je rigole!... Viens prendre un verre... »

— Non, non, laissez-moi, je vous en prie, disait le pauvre garçon.

— Fais donc pas des manières!... p't'être que tu n'as pas le rond! As pas peur... t'auras rien à payer... c'est nous qui régalaons... »

Et, bons enfants, ils avaient fait le cercle autour de lui... il se débattait, suppliant qu'on le laissât tranquille, disant qu'il était souffrant, qu'il voulait rentrer chez lui...

Mais les ivrognes sont doués d'un entêtement monumental: voici que nos fous se mirent à quatre et, formant avec leurs bras une espèce de brancard, ils l'enlevèrent de terre et résolument l'emportèrent.

Il n'osait pas crier, ne voulant pas se signaler à l'attention.

Après tout, ces gens — il savait ce que sont les matelots en riote — ne lui voulaient pas de mal. Mieux valait après tout céder à leur fantaisie de loufoques.

Le cortège s'était reformé: l'un, qu'on interpellait sous le nom de la Sardine, s'était posé en avant avec des gestes de tambour-major, et, les jambes arquées, allant à reculons, décrivait les plus bizarres zigzags.

« Eh! la Sardine!... prends garde de dégringoler par-dessus bord!... »

— Ous qu'on va?... »

— Chez la mère Poitou !...

— Allons-y !... »

Le cabaret était une sorte de bouge où les matelots en goguette allaient se réfugier...

Mais Jacques n'entendait plus : les secousses que ses porteurs lui imprimaient avaient achevé de déséquilibrer son cerveau, et les matelots ne s'apercevaient pas que sur leurs bras ne pesait plus qu'une forme inerte...

Le père la Sardine continuait en avant ses simagrées et provoquait le rire de ses compagnons. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, qui ne portait pas le costume des matelots, étant vêtu seulement d'une casaque de cuir et coiffé d'un chapeau mou, affreusement cabossé.

Son visage, que sans doute jamais le rasoir n'avait touché, était hérissé d'une barbe hirsute qui lui montait jusqu'aux yeux.

Arrivé à la porte du cabaret des Rois-Mages, il lança un vigoureux coup de pied dans la porte qui tourna comme sous un souffle d'ouragan.

« Eh ! mère Poitou ! les v'là, les vrais chambards, les amours de Sainte-Adresse. »

La mère Poitou, une petite femme maigre, à la face souffreteuse, et qui sans doute en avait vu bien d'autres, ne s'étonna pas outre mesure de cette invasion :

« Allons ! pas tant de chambard, les enfants ! Pas besoin d'ameuter la rousse !... Hé ! qu'est-ce que c'est que celui-là ? »

Elle venait d'apercevoir sur les bras des camarades le jeune corps qui ballait, les bras tombés, et la tête roulant...

« Ça, dit un des matelots, c'est un copain qui rôdait sur le quai... et qu'avait l'air de s'embêter tout seul... alors nous l'avons invité à prendre un verre.

— Mais... il est mort !...

— Mort !... nom d'une pipe... »

Un peu plus, ils l'auraient lâché et projeté sur le sol.

Mais la mère Poitou avait empoigné le gars dans ses deux bras et, le soutenant, l'avait posé sur le banc :

« Ah ! non !... Pas mort, heureusement ! Mais pas brillant, bien sûr... voyez, il a du sang aux lèvres... »

Rapidement, avec ses instincts de femme, elle ouvrait ses vêtements, cherchant quelque blessure : ses mains — qu'elle avait petites — touchèrent la poitrine de Jacques qui poussa un gémissement.

« Mes enfants, vous êtes bêtes, pire que les bêtes ! Où avez-vous ramassé ce pauvre garçon ?... Vous avez cru faire une bonne farce et vous l'avez peut-être abîmé, car, pour sûr, il a son compte... voyez, sa poitrine est toute violette, comme s'il avait reçu quelque coup formidable... et vous l'avez secoué au risque de le tuer... »

Les matelots restaient penauds devant les reproches de la cabaretière : est-ce qu'ils savaient ! ils avaient soif... ils croyaient que tout le monde avait soif !... voilà tout !

« Bon ! vous allez vous installer et me fiche la paix... je vais m'occuper du gars. Ça me connaît !... »

Elle accota le petit contre le mur, puis rapidement posa sur une table une bouteille et des verres.

« Et pas trop de bruit ! n'est-ce pas ? Tenez, faites comme le père la Sardine, lui, il dort... vous devriez bien en faire autant. »

En effet, le vieux s'était laissé tomber sur un banc, la tête penchée sur des bras croisés, et il ronflait formidablement.

Les autres semblaient tout déconfits et jetaient des regards sur le gars qui ne bougeait pas.

La mère Poitou était passée dans son arrière-boutique et était revenue, traînant une sorte de paillasse de varech qu'elle avait étendue sur le plancher.

Puis, avec une force dont on ne l'aurait pas crue capable, elle avait soulevé Jacques et douillettement l'avait posé sur ce lit improvisé.

« C'est si jeune ! c'est si blanc ! murmurerait-elle avec une admiration maternelle. Mais quel coup il a reçu ? Où et pourquoi ? Heureusement la chair n'est pas trop meurtrie. »

Elle avait pris un flacon de quelque vulnéraire et doucement étendait la liqueur sur les côtes froissées. Le gars soupira, ouvrit les yeux, puis les referma :

« Dormez, mon petit, ici, vous êtes tranquille et personne ne vous fera de misères ! »

On eût dit que Jacques, dans son demi-sommeil, entendit ces bonnes paroles, car il souriait en s'endormant, cette fois pour tout de bon. Sa fatigue était telle qu'il n'avait même pas la sensation de sa lassitude.

La mère Poitou l'avait à demi déshabillé, enveloppé d'une couverture : puis, comme c'était une femme d'ordre, elle avait plié son veston et son gilet soigneusement, sur une chaise.

« Et où vous avez rencontré ce gamin-là ? demanda-t-elle aux matelots.

— Sur le boulevard Maritime...

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Rien.

— Enfin ! vous êtes des pas grand'choses ! mais vous avez eu tout de même une bonne idée de l'amener ici...

— S'il faut le remmener quelque part...

— Ça ne serait pas à faire. Il est bien ici, il y restera... demain matin il fera jour et on verra... Là-dessus, mes enfants, je crois que le mieux pour vous, c'est de vous en retourner chez vous et d'aller dormir tout votre content. »

En même temps, elle les secouait et les poussait par les épaules. Ils résistaient bien un peu, pour la forme. Mais cette diablesse de mère Poitou savait les embobiner, et tout en protestant, ils lui obéissaient.

Quant au père la Sardine, ça, c'était une autre affaire. On essaya bien de le dresser sur ses jambes. Mais elles lui refusaient résolument le service.

Il disait en pleurant :

« J'ai... j'ai la bonne volonté... mais je peux pas... vrai ! je peux pas !... »

Il retombait sur le banc en enfournant son nez dans ses bras croisés,

Drôle d'homme ! Cet ancien pêcheur qui était venu s'abattre au Havre, il y avait une dizaine d'années, sans qu'on sût au juste d'où il venait.

On disait bien que c'était un marin qui avait bourlingué sur toutes les mers du globe, mais personne n'avait pu dire quel avait été naguère son port d'attache.

D'abord il avait eu quelques sous : il s'était terré dans une mauvaise mesure, d'où il ne sortait que pour monter là-haut sur la falaise : là il s'étendait sur le ventre, la tête hors de la terre, et il regardait devant lui, les yeux fixes, comme fous.

Quand les économies s'étaient épuisées, alors il était redescendu vers le port, et là, il s'était mis à toute besogne pour gagner les quelques sous nécessaires à sa nourriture : d'abord il ne parlait à personne, se refusait à répondre aux questions qu'on lui adressait.

Peu à peu, sans se livrer davantage, il s'était cependant humanisé, trop même. En ce sens qu'il était devenu un camarade que tous les matelots en rigolade invitaient, sans raison, car on ne pouvait pas dire que sa conversation était agréable, puisqu'il ne parlait jamais, mais pour le simple plaisir d'être un de plus à faire la fête. Et il tenait bien son bout, on peut le jurer.

Cependant certains, à jeun, avaient cru deviner que le vieux la Sardine avait eu, avait encore un affreux chagrin. Oui, il y avait un secret dans la vie de cet homme qui connaissait admirablement les choses de la mer, — on s'en était bien aperçu, — qui, une fois, avait sauvé un enfant tombé dans la mer, à l'entrée du port, et qui ne voulait rien raconter de son existence antérieure.

De cette conviction qui s'était peu à peu affirmée, sans preuves, il est vrai, mais de par l'intuition des bons cœurs, une affectueuse pitié s'était attachée au père la Sardine, et on la lui manifestait... en le faisant boire. Il se laissait faire.

La mère Poitou le connaissait de longue date ; aussi, quand les matelots s'en allèrent, elle n'insista pas pour faire déguerpir le vieux qu'elle savait très doux et pas bruyant.

« Allons ! la Sardine, dit-elle. Reste affalé sur ton banc et bouge pas... seulement, tu sais, ronfle pas trop fort et réveille pas le gars... »

La Sardine répondit par un grognement sourd. Ce fut tout.

La cabaretière resta dans la salle qu'éclairait mal un lumignon douteux : elle s'était assise sur une chaise, auprès du grabat sur lequel Jacques reposait, et le contemplant doucement.

Il n'était pas laid, le gars. Et malgré leur fatigue, ses traits avaient cette irremplaçable parure, la jeunesse.

La Poitou, veuve d'un pêcheur mort en mer, n'avait jamais eu d'enfants, mais avec l'instinct admirable des femmes, elle donnait un peu de son cœur à tous ceux qu'elle rencontrait.

Celui-là l'intéressait : elle eût voulu veiller toute la nuit, pour être sûre qu'il ne

lui arriverait rien. Mais elle travaillait dur toute la journée, avec sa sacrée clientèle, qui, pour n'être pas méchante, faisait un raffut de tous les diables. Et cela lui donnait une rude coton de les mettre à la raison.

Elle dodelinait de la tête, alourdie, et deux fois elle manqua de s'étaler par terre, tant le sommeil sur une chaise est chose difficile : finalement, vers trois heures du matin, comme Jacques n'avait pas bougé et qu'il respirait très doucement, elle se décida à passer dans sa chambre, l'arrière-boutique du cabaret. Elle laisserait sa porte ouverte et serait debout à la première alerte. Elle jeta un dernier regard à la Sardine qui n'avait pas fait un seul mouvement. Tout allait bien. Bonne nuit !...

Et encore une heure passa, dans le silence lourd que troublait à peine le bruit lointain de la mer, déferlant au pied des falaises.

Soudain, Jacques se remua, se retourna. Était-ce quelque rêve, quelque douloureuse angoisse qui le poignait ?

Un gémissement très doux, à peine perceptible sortit de sa poitrine. Puis il se tut, pour, quelques minutes après, soupirer encore. Et ce soupir, peu à peu, devenait parole.

Que disait-il ? C'étaient des mots sans suite, coupés par de longs silences, qui brisaient toute liaison d'idées.

Pourtant, à deux reprises différentes, des syllabes s'affirmèrent :

« Cayenne ! murmurait-il. Cayenne !... »

Or voici que, si bas que ce mot eût été prononcé, il semblait avoir produit un effet presque magique.

La Sardine, qui paraissait dormir si profondément que ses sens fussent incapables de percevoir aucune impression, tout à coup s'était dressé, les yeux grands ouverts et d'une voix blanche, sans accent, il articula :

« Qui donc ici a parlé de Cayenne ? »

Et aucune parole ne répondant à sa question, il sortit de son banc et, la main au-dessus des yeux, cherchant à percer la demi-obscurité qui l'enveloppait, il se mit à marcher dans la salle à pas

de loup... et se trouva devant le lit improvisé sur lequel gisait le petit Jacques.

Il le vit, et son visage de bête sauvage prit une expression d'infinie surprise, en même temps que de désespoir :

« Mon petit ! fit-il. Mon fils !... Ah ! c'est donc toi !... »

Et il tomba à genoux sur le sol, les bras vers Jacques qui s'éveillait et, de ses yeux grands ouverts, regardait, stupéfait, l'étrange personnage.

L'autre répétait :

« Mon petit ! Mon petit Georges ! tu es



#### LES AVENTURES DE « PROPRIÉTAIRE »

Soudain, Jacques se remua, se retourna.... Était-ce quelque rêve ? (P. 14, col. 1.)

donc revenu !... depuis quand ? dis-moi... parle-moi !... Tu me reconnais bien, n'est-ce pas ? C'est moi, ton papa !... »

Jacques entendait ces paroles incohérentes qui lui semblaient surgir d'un cauchemar. Il balbutia :

« Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?... je ne vous connais pas... »

L'autre se tordit les mains :

« Ho ! ho ! pourquoi dis-tu cela, petit ?... tu m'en veux donc ? si tu savais ce que je souffre, depuis dix ans, dix ans, que l'on t'a enlevé à moi !... dix ans !... »

Il sanglotait, le menton appuyé sur ses paumes, ses yeux fous fixés sur le gars.

« Voyons, fit Jacques revenant tout à fait à lui. Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Vous m'appelez votre petit, vous prétendez être mon père... Comment vous appelez-vous donc ?... »

— Lambremer, tu sais bien, Lambremer de Rochefort... Le mari de la Jeanne, de la Jeanne qui est morte de douleur, quand les gendarmes t'ont emmené...

— Moi !... je vous jure que vous vous trompez... que je ne suis pas celui que vous croyez... Quand... la Jeanne est-elle morte ?

— J'te dis, quand on t'a arrêté... pour te juger, te condamner... il y a dix ans...

— Il y a dix ans... mais quel âge avait alors... votre fils ?...

— Dix-huit ans...

— Ecoutez, mon brave homme, reprit Jacques, votre fils aurait par conséquent aujourd'hui vingt-huit ans... or, moi, j'ai quinze ans ! Vous voyez bien que vous vous trompez !... »

Lambremer s'était brusquement levé : il s'était rapproché de Jacques et, d'un geste sans brutalité, il lui avait pris la tête à deux mains et le regardait, les yeux dans les yeux... puis, il s'écarta avec un geste de découragement.

« C'est vrai ! pardon, excuse !... vous

n'êtes pas lui... Ah ! je comprends maintenant ! quand on me l'a volé — oui, c'est un vol que d'arracher les enfants à leurs parents — il était tout jeune... un vrai gosse, quoi !... et parce qu'il avait fait une sottise, voilà-t-il pas ?... Est-ce que c'était une raison pour le condamner... au bagne ?

— Votre fils est au bagne ! » fit Jacques en tressaillant violemment.

Lambremer releva la tête et, rapidement, demanda :

« Mais pourquoi donc que toi-même, petit, tout à l'heure, tu as parlé de Cayenne ? »

— Moi, j'ai parlé...

— Oh ! je t'ai bien entendu... va... Et, comme je n'avais pas bien la tête à moi, rapport à la boisson... ce mot de Cayenne m'a retourné les sangs... J'ai pensé à mon fils... et je l'ai revu en toi, mon pauvre gars... en toi qui es jeune comme il l'était... Oh ! qu'en ont-ils fait maintenant ? » (A suivre.)

JULES LERMINA.

## DIX-HUIT ROMANS POUR 1 FRANC 50

Les dix-huit romans ci-dessous réunis en un volume broché de 576 pages sont envoyés franco contre la somme de 1 fr. 50 adressée en timbres ou mandat-poste au Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris.

### ROMANS COMPOSANT LE VOLUME

<i>Enterrée Vivante !</i> par J. LERMINA.	<i>Les Bâteurs de Brouse</i> , par C. DOYLE.	<i>La Raison du Crime</i> , par LETURQUE.
<i>Le Secret du Glacier</i> , par G. LE FAURE.	<i>Le Masque Rouge</i> , par G. LE FAURE.	<i>Nx Exploits de Kettle</i> , par C. HYNÉ.
<i>Rocabol le B indit</i> , par W. COBB.	<i>Vendetta de Musolino</i> , par M. DELINES.	<i>Le Pilote Fantôme</i> , par R. THÉVENIN.
<i>Se Tuera-t-il ?</i> par BERTHOL-GRAVIL.	<i>La Mort qui court</i> , par LERMINA.	<i>Dern Exploit de Kettle</i> , par C. HYNÉ.
<i>Monsieur... Rien !</i> par L. BOUSSENARD.	<i>Le Diable du Shah</i> , par PAUL D'IVOI.	<i>Les Ruses de Barneff</i> , par N. TOPÉNT.
<i>La Tête ensorcelée</i> , par R. THÉVENIN.	<i>Exploits du C' Kettle</i> , par C. HYNÉ.	<i>Le Pope Sanglant</i> , par M. DELINES.

# Sur Terre et sur Mer

2 Juin 1912

LE MOIS GÉOGRAPHIQUE

Le protectorat français du Maroc: M. Regnault; la mutinerie de Fez; le général Lyautey, résident général. — M. de Gironcourt au Soudan: les ombrages de Tombouctou; bœufs africains en France. — Le chemin de fer de la Jungfrau.

M. Regnault, ministre de France à Tanger, qui a fait signer le 30 mars au sultan Mouley Hafid le traité plaçant le Maroc sous le protectorat de la France, est un diplomate dont une grande partie de la carrière s'est passée dans l'Afrique du Nord.

Né en 1857, il fut envoyé en mission à Tunis en 1884, puis secrétaire général du gouvernement tunisien en 1886, et délégué à la résidence générale en 1889.

Après avoir exercé des fonctions consulaires au Pirée et à Salonique, et avoir été consul général à Genève, il fut chargé de mission au Maroc en 1904 et prit part, comme second délégué, à la conférence internationale d'Algésiras en 1905-1906. Nommé ministre plénipotentiaire en 1906, il fut alors chargé de représenter la France à Tanger.

Ce fut M. Regnault qui, une fois l'accord franco-allemand signé, présida, en janvier dernier, la commission chargée d'étudier les conditions d'établissement du protectorat. Aucun diplomate n'était mieux désigné pour se rendre auprès du sultan et obtenir de lui son adhésion au régime nouveau. Sa mission, comme on sait, a été couronnée de succès.

Malheureusement, notre protectorat a eu une aurore sanglante. Déjà, dans le courant de mars, on avait eu à signaler une certaine agitation. Le 18, le lieutenant Guillasse, de l'armée chérifienne, ayant fait à un de ses hommes une observation banale, fut tué à bout portant. Diverses mesures ayant causé du mécontentement dans les tabors de l'armée chérifienne, un soulèvement éclata le 17 avril. Une dizaine d'Européens, dont deux femmes, furent massacrés; quelques-uns disparurent. Nos pertes militaires, y compris les instructeurs massacrés, s'élevèrent, du 17 au 20 avril, à quinze officiers et quarante hommes de troupe tués, à quatre officiers et soixante-six hommes blessés.

L'ordre a été rétabli à Fez, mais de tous les côtés les tribus se montrent agitées, et il devenait utile de coordonner tous les éléments dont nous disposons pour la pacification aux mains d'un chef militaire responsable et seul dépositaire de l'autorité française au Maroc. L'excellent choix qui a été fait de M. le général Lyautey, comme résident général au Maroc, va permettre de réaliser ce but. Ce qu'il a accompli pendant sept ans, d'une façon si remarquable, dans le Maroc oriental est précisément le modèle de ce qu'il a à faire aujourd'hui pour l'ensemble du Maroc. Il sera on ne peut mieux secondé par M. François Gaillard, nommé secrétaire général de la résidence.

M. de Gironcourt, qui remplit au Soudan une mission agronomique et archéologique, a laissé Bamako le 27 octobre 1911, se rendant à Tombouctou où il est arrivé en novembre. Il y avait trois ans qu'il n'y était venu et il a pu constater de remarquables progrès accomplis

dans cette ville qu'un des lauréats du *Journal des Voyages*, M. Félix Dubois, avait jadis décrite d'une façon si saisissante sous la qualification de Tombouctou-la-Mystérieuse.

Lors de la dernière visite qu'avait faite M. de Gironcourt à Tombouctou, la vieille cité



M. REGNAULT

MINISTRE DE FRANCE A TANGER

soudanaise ne comptait, paraît-il, qu'un seul arbre, qui grandissait lentement dans la cour d'une mosquée, et les essais de plantation que l'on faisait à grand effort, dans le sable, pour ombrager nos avenues naissantes, semblaient à beaucoup de gens ne devoir être que de vaines tentatives. Mais le désert a ses surprises.

Aujourd'hui, nous apprend M. de Gironcourt, le voyageur pénètre dans la ville par une large avenue bordée de jolis petits arbres au délicat feuillage, des parkinsonies, de la famille des papilionacées, atteignant jusqu'à 5 mètres; de semblables arbres ornent aussi la place du marché.

La ceinture de sable qui jadis délimitait la ville ne fait plus que la séparer de nouveaux quartiers qui surgissent de terre.

Des puits creusés sur le marché donnent aux habitants de l'eau à discrétion. Le trajet de la ville au port, à travers une zone où toute coupe de bois a été sévèrement interdite, montre la végétation partout victorieuse.

L'animation indigène a augmenté dans la ville et sur le marché. Des écoles sont créées. Le pays s'épanouit donc peu à peu sous notre égide.

On essaie actuellement l'exportation de bœufs de l'Afrique occidentale en France. M. de Gironcourt pense qu'il ne serait pas impossible d'en faire l'objet d'une entreprise régulière. A cet effet, il faudrait, disposant d'un capital suffisamment élevé, passer des marchés fermes avec des compagnies de transport maritime pour l'embarquement à date fixe d'un certain nombre d'animaux, puis assurer leur bon état de santé, d'une part en créant sur leur route, jusqu'au port d'embarquement, des stations de pâture, ou des réserves de fourrages, d'autre part en préparant en France leur remise en état.

Au point de vue archéologique, M. de Gironcourt a recueilli des manuscrits ainsi que des inscriptions sur des monuments funéraires dont il a pris des estampages.

Ce ne sont pas en général de grandes stèles comme il y en a à Bentia, mais des objets de pierre polie très anciens portant gravées des écritures. Ces objets ont été souvent déplacés à une époque moderne pour entrer dans la décoration de sépultures actuelles.

Le chemin de fer de la Jungfrau marche vers son achèvement. Il n'y avait pas encore un siècle d'écoulé depuis le jour où le sommet de cette montagne, l'une des plus splendides des Alpes Bernoises, avait été gravi pour la première fois, quand on a commencé à construire un chemin de fer qui, aujourd'hui, est à la veille d'en atteindre presque le point culminant. Mais que de temps et d'argent il a fallu pour accomplir cette œuvre grandiose!

D'après l'ingénieur suisse Guyer-Zeller, mort aujourd'hui, qui conçut le projet de la ligne et en commença l'exécution, cette construction devait durer cinq ans et coûter huit millions.

Ces chiffres sont bien dépassés.

La ligne part de la Petite-Scheidegg. Les deux premiers kilomètres, qui sont à ciel ouvert, ont été inaugurés en 1899. C'est seulement six ans plus tard, qu'après avoir tracé un demi-cercle à travers l'Eiger, on a atteint la station d'Eismeer, qui était restée longtemps le point terminus.

En février dernier, parvenu au kilomètre 9,250, à l'altitude de 3,457 mètres, on a ouvert enfin un jour sur la paroi sud du Mönch, ou Moine, à l'endroit où l'on domine le glacier d'Aletsch, le plus grand de la Suisse, qui, long de près de six lieues, descend de la cime méridionale de la Jungfrau. C'est la station de Jungfraujoch ou col de la Jungfrau. Du haut de ce belvédère grandiose, on domine ce prodigieux panorama de la Concordeplatz, ou place de la Concorde, rond-point où se rencontrent les plus grands glaciers du massif de l'Oberland. Au delà de la station, il ne faut plus que trois heures pour atteindre le sommet de la montagne.

GUSTAVE REGELSPERGER.

# Ge Du Sud au Nord JD

## UN NAVIRE DANS LA BALANCE

Un ingénieur italien a inventé un étrange instrument qui permet de peser un navire, de quelque tonnage qu'il soit, et sans qu'il soit besoin de le hisser sur le plateau d'une bascule, procédé qui ne serait guère pratique!

Cet instrument est installé au centre même du navire. Et c'est là une condition indispensable, si l'on veut obtenir un chiffre exact. Il faut donc découvrir ce point central, avant de tenter l'expérience.

L'opération est menée si délicatement que la balance accuse un changement de poids si un homme quitte le bord. Or, un homme pèse en moyenne 70 kilogrammes, tandis que le poids d'un navire se chiffre par millions de kilogrammes. Il faut donc que la balance soit très délicate pour accuser une diminution de poids aussi insignifiante.

On comprendra de quelle utilité peut être une pareille invention. Quand un navire aura embarqué une cargaison de grain ou de charbon, on connaîtra presque exactement la quantité de marchandises emportées.

## LA VENGEANCE DES LAMAHS

En dehors des événements qui se déroulent dans les ports ouverts, nous ne savons rien de ce qui se passe en Chine, cet immense pays qui possède vingt fois moins de kilomètres de voie ferrée que la petite Belgique.

Ainsi il a fallu attendre les nouvelles apportées à la frontière des Indes par un fugitif pour apprendre que le Tibet était en pleine révolution, et que fonctionnaires et soldats chinois avaient évacué presque complètement le pays.

Le soulèvement a eu des origines peu banales. Au cours d'une conférence qui se tenait à Lhasa entre les représentants du gouvernement chinois et les grands prêtres tibétains, l'un de ces derniers, qui porte le titre d'Oracle de l'État, ne se gêna pas pour dire que tous les Chinois, depuis le plus humble coolie jusqu'au président de la République, n'étaient que des mangeurs de chiens.

Et c'est là, paraît-il, la plus sanglante des injures que l'on puisse formuler dans cette partie du monde!

Les Chinois décidèrent sur l'heure que l'Oracle serait décapité. Or, on a beau être Oracle de l'État, on tient à sa tête!

Le moine courut s'enfermer dans le monastère fortifié de Seza, à 5 kilomètres de Lhasa, où les troupes chinoises l'assiégèrent durant trois jours, en se servant de canons. Repoussés avec pertes, ils regagnèrent Lhasa, mais non sans massacrer tous les bonzes qu'ils rencontraient.

Les habitants de la capitale prirent les armes, et nombre des Chinois furent tués dans les rues ou brûlés vifs dans leurs maisons, et les autres s'enfuirent.

Le Tibet va-t-il former un royaume indépendant? Une charmante histoire nous est racontée par un lecteur des environs d'Orléans, qui a la modestie de nous prier de ne pas citer son nom.

Un rouge-gorge avait découvert l'entrée de son garde-manger, et il y pénétrait fréquemment pour s'y gorger de beurre fin et autres friandises.

La cuisinière découvrit enfin le manège et réussit à capturer le petit voleur. Mais, bonne âme, elle se contenta de le morigéner, avant de lui rendre la liberté.

Deux jours plus tard, elle le retrouvait sur la motte de beurre, et, cette fois, elle se fâcha: il ne reprit son vol qu'après qu'elle l'eut plongé dans un seau d'eau, punition qui, dans sa pensée, devait mettre un terme aux entreprises du pillard.

Mais elle le reprenait en flagrant délit quelques jours plus tard, et, sur le moment, elle se demanda si elle outrepasserait ses droits en lui tordant le cou!

Plutôt que d'avoir cette exécution sur la conscience, elle renferma le larron dans un panier, qu'elle confia au facteur rural, en le priant de ne relâcher le captif qu'à bonne distance.

Le modeste fonctionnaire s'acquitta de la commission, et le rouge-gorge ne fut rendu à son élément qu'à une lieue et demie du théâtre de ses exploits. Retrouverait-il le chemin du garde-manger?

Il le retrouva si bien que, dès le lendemain matin, il voligeait aux alentours de la tentatrice! C'est à la motte de beurre que je fais cette transparente allusion.

Du coup, la brave cuisinière s'est avouée vaincue, et elle laisse le garde-manger grand ouvert, à la joie de l'honte pillard!

## UNE OMELETTE COUTEUSE

Les collectionneurs d'œufs, car on collectionne les œufs avec autant d'enthousiasme que les tableaux de maître et les timbres-poste! — ont suivi avec autant d'envie que de curiosité la vente aux enchères qui vient de s'effectuer à Londres.

Les deux pièces d'importance soumises aux amateurs étaient deux œufs de grand pingouin ("auk"): L'un d'eux a trouvé acquéreur pour 3,910 francs; il en avait coûté 4,690 à son possesseur précédent, qui l'avait acheté en 1894.

Le second a produit aux enchères 3,655 francs, alors qu'il s'était vendu plus de 4,000 francs, il y a une dizaine d'années. Les œufs de grand pingouin sont donc à la baisse... ce qui ne saurait nous désoler, nous qui n'en possédons pas!

Jusqu'à plus ample informé, le prix-record obtenu pour un de ces œufs a été de 5,687 francs, quand on vendit en 1888 la collection d'un fameux amateur, sir J. Greville Smyth.

## EXTRAVAGANCES A L'AMÉRICAINNE

Nos mondaines adopteront-elles ce ridicule usage de porter des diamants et pierres précieuses aux semelles de leurs bottines et souliers en guise de clous?

Cette mode grotesque vient d'être lancée à New-York, où certaines multi-millionnaires ne savent plus comment faire étalage de leur fortune. Longtemps, elles se contentèrent de se faire insérer des diamants entre les dents. Elles s'en mettent maintenant aux pieds! C'est complet!

On cite au premier rang de ces extravagantes une certaine M<sup>me</sup> Anthony, dont les six paires de chaussures sont devenues déjà fameuses. Elles sont couvertes de diamants, de saphirs, d'émeraudes. La plus modeste des six paires vaut six cent mille francs!

Et voilà des escarpins dont on pourrait dire que ce sont des raçons de rois!

## PASSAGERS AMATEURS

Sauf avis contraire, nous décernerons le record de la traversée de l'Atlantique, pour passagers, à un négociant français établi depuis sa jeunesse aux États-Unis, et qui n'a pas traversé l'océan moins de 210 fois!

Ce chiffre provoquerait les protestations des lecteurs qui aiment à ne rien accepter sans réfléchir, si nous oublions de mentionner que M. Thomas Martin a la passion du déplacement. Qu'un capitaine de navire arrive à effectuer sa deux cent dixième traversée de l'océan, cela n'a rien de surprenant, puisque les commandants des compagnies de navigation font sans cesse la navette entre l'Europe et l'Amérique.

Ainsi donc le record de la traversée « pour passagers » ne saurait être comparé au record « pour marins ».

Mais revenons à M. Martin, qui ne commença à « entasser les traversées » qu'à partir de 1870. Il prit d'abord l'habitude de se rendre en France pour raisons d'affaires. Puis, il découvrit qu'un trajet en mer, à bord d'un paquebot confortable, le remettait mieux de ses fatigues qu'une villégiature à la montagne ou sur la plage.

Et il lui arriva dès lors de faire le voyage d'Europe cinq fois dans la même année, soit dix traversées en l'espace de douze mois. Comme M. Martin et sa femme prennent toujours la première classe, jugez s'ils sont devenus de bons clients pour les compagnies transatlantiques!

Et savez-vous combien ces 210 traversées ont coûté à l'infatigable voyageur? 265,000 francs! Plus d'un quart de million!

## SEIZE FRÈRES SOLDATS

Le cas de M<sup>me</sup> Sarah Sweeney est certainement unique dans l'histoire du monde.

Cette brave dame, qui habite Jacobsburg, dans l'Ohio, est entrée vaillamment dans sa cent quatorzième année! Voilà déjà un titre à la célébrité!

Mais là n'est pas le principal titre de M<sup>me</sup> Sweeney, car on connaît des personnes qui ont vécu à un âge encore plus avancé.

Mariée en premières noces à Charles Brandon, un sous-officier de l'armée américaine qui se distingua dans la guerre du Mexique, elle devint mère de vingt-deux enfants.

A la mort de Brandon, elle épousa un veuf, William Sweeney, dont la famille se composait de onze enfants. Ainsi donc, la bonne Sarah se vit à la tête de 33 enfants! Et disons de suite que trois seulement sont morts, et que la centenaire s'enorgueillit de compter 178 petits-enfants et l'on ne sait combien d'arrière-petits-enfants!

Quand éclata la guerre de Sécession, seize de ses fils s'engagèrent dans les rangs unionistes et se distinguèrent par leur courage. Voilà, certes un record incontestable.

On peut s'assurer de l'authenticité de ce fait en visitant la capitale de l'État de l'Ohio à Columbus: un tableau à l'huile y représente les seize frères soldats.

M<sup>me</sup> Sweeney reçoit depuis 50 ans une pension de 50 francs par mois. Mais cette allocation a été jugée insuffisante, et le gouvernement va la porter à 500 francs.

Qui dira que cette faveur n'est pas méritée?

Jacques d'IZIER.

# NOS TROUPES COLONIALES

## Le Général Lyautey

### Le général Lyautey

C'est à une grande personnalité de l'armée d'Afrique que le gouvernement a confié la mission de pacifier et d'organiser notre nouvelle colonie, le Maroc. Le général Lyautey a été nommé résident général. Toute la nation a applaudi à ce choix. Les coloniaux en sont particulièrement enchantés.

Le général Lyautey est un des nôtres. C'est dans les colonies qu'il a fait presque entière la brillante carrière qui trouve au Maroc son couronnement.

Il y a quelques années, dans un banquet colonial, la parole fut soudain donnée à un jeune officier de cavalerie qui n'était alors que le commandant Lyautey. Il n'était encore connu que d'un petit nombre d'hommes politiques. On savait que, brillant officier de chasseurs, il avait publié en 1891 dans la *Revue des Deux-Mondes* un article qui avait fait quelque bruit sur le rôle social de l'officier et qu'en 1894 il avait orienté vers les colonies son activité et son avenir. Il avait débuté par l'Indo-Chine et s'y était lié avec le général Gallieni qui l'avait employé à la tâche difficile de la pacification des confins militaires de la Chine. Le général l'avait ensuite emmené avec lui à Madagascar et là, devenu lieutenant-colonel, Lyautey avait su suivre les leçons de son chef et rétablir la tranquillité dans les provinces du Sud encore si troublées.

La conférence dont nous parlons et que le colonel Lyautey a développée ensuite dans un second article de la *Revue des Deux-Mondes* sur le rôle colonial de l'armée fut pour le grand public une révélation. Tout le monde devinait qu'un chef venait de s'affirmer.

Le principe de sa méthode était d'une admirable clarté. « Une expédition coloniale devrait toujours être dirigée par le chef désigné pour être le premier administrateur du pays après la conquête. » Cette formule est devenue celle de l'armée coloniale. Lyautey citait en exemple ce mot d'un jeune lieutenant au Tonkin: « Ah ! le colonel X, au combat, il se préoccupe beaucoup moins de l'enlèvement du repaire que du marché qu'il y établira le lendemain. » Et cet autre fait: « Je revois dans mes campagnes du Tonkin un jeune officier, à peine sorti de Saint-Cyr, habitué en France à une existence aisée et distinguée, élégant et charmant,

pour le bal. Et tandis que, évoquant avec lui le souvenir de ses camarades de la cavalerie où il eût pu entrer, et des brillantes garnisons suburbaines, je ne

charrue). Lyautey a précisé, développé et appliqué cette méthode.

A Madagascar d'abord, où son nom reste attaché



Le général Lyautey donnant des instructions à ses officiers.

pouvais m'empêcher de remarquer et sa vie sévère et sa belle humeur: « Mais, fit-il vivement, je ne m'ennuie pas un instant: avec mes hommes, la re-constitution de ces rizières, à peine reprises à la piraterie, mes briqueteries, mes constructions, mon marché, mes règlements de comptes avec le poste chinois d'en face, la topographie de la région, mes journées sont trop courtes! » Un an après, presque jour pour jour, sur la haute rivière Claire, il tombait, frappé en plein cœur, debout derrière la ligne de tirailleurs déployée, en commandant le dernier feu de salve de la journée.

Et enfin ce mot d'un consul étranger à Madagascar qui dans un banquet, admirant le charmant dessin du « menu » fait par un sous-officier, s'écriait: « Ils font donc tout, vos sous-officiers! Je les ai vus contremaîtres, instituteurs, agronomes, guerriers; ils sont donc bons à tout! »

à la pacification du Sud qu'il a racontée dans un livre couronné par l'Académie française. Puis, à la frontière orano-marocaine, où il fut appelé quand les incursions des tribus marocaines se firent plus violentes et plus fréquentes. C'est là qu'il montra qu'il n'était pas seulement un théoricien. En peu de temps, il rétablit la tranquillité. « Il faut se garder par le mouvement, » disait-il. Et au lieu de laisser ses troupes enfermées dans les postes, il organisa des contrezzous rapides qui relançaient les harkas jusque dans leurs repaires. En même temps il créait des marchés et nouait des relations avec les tribus pacifiées et soumises.

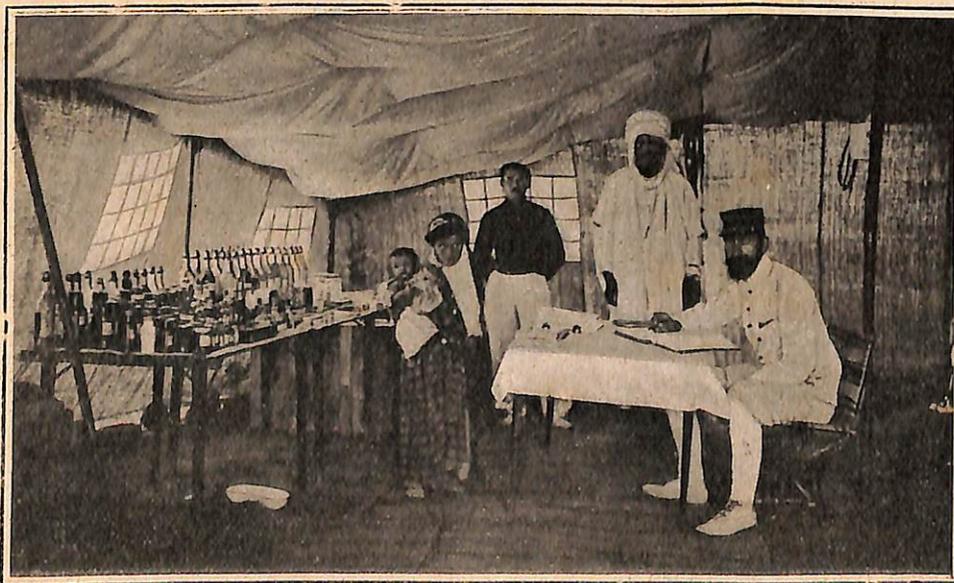
Enfin, devenu général et commandant la division d'Oran, il dirigea la grande expédition de 1908 qui pacifia le massif des Beni-Snassen et le plaça, au point de vue militaire, aussi haut que le général de Martimprey qui avait dirigé une campagne semblable sous l'Empire.

Le commandement du corps d'armée de Rennes avait récompensé les services du général Lyautey. Une carrière militaire de premier ordre s'ouvrait à ce chef de corps. Mais voici que le Maroc le rappelle. Il y court!

Des douloureux événements que tous les lecteurs du *Journal des Voyages* connaissent déjà ont ensanglanté les débuts de notre protectorat. Au moment où notre ministre, M. Regnault, venait de faire signer le protectorat par le sultan Mouley-Hafid, une sédition a éclaté à Fez. Le prétexte en a été une protestation de quelques tabors de l'armée chérifienne. Cette armée se compose de soldats marocains encadrés par des officiers et sous-officiers français. Il semble que ces cadres n'aient pas été assez nombreux. D'autre part, les habitants de Fez ont été fanatisés et excités contre nous. Ils ont assassiné 15 officiers et 53 sous-officiers et civils. La ville a été reconquise par nos troupes.

Mais il faut une main de fer pour mettre fin à ces mouvements. Celle du général Lyautey était tout indiquée. Il saura frapper, mais il saura aussi organiser et pacifier. Les pertes cruelles que nous avons faites seront payées. Saluons ces nobles victimes et saluons aussi avec confiance l'illustre soldat d'Afrique, qui va étendre sur le Maroc l'ombre tutélaire du drapeau tricolore.

AUGUSTE TERRIER.



La pénétration telle que la conçoit le général Lyautey: Une infirmerie mobile suit la colonne et soigne les adversaires de la veille.

qui, pour recevoir le colonel au poste perdu où il se trouvait, seul Français, avec ses trente tirailleurs, avait mis sa plus belle tenue, correct, ganté comme

C'était déjà ce que Bugeaud avait voulu faire de l'armée d'Algérie. Le célèbre maréchal avait pris pour devise: *Ense et aratro* (par l'épée et par la

## Sports Modernes

## Une Aviatrice a traversé la Manche

On aurait pu croire qu'après les exploits de Blériot, de Moisant, Prier, Védrines, Salmet, etc., la traversée de la Manche en aéroplane en tenterait plus les héros de l'air. Pour étonner le public il faut chaque jour plus d'audace, de bravoure et d'énergie. Il ne s'agit plus de voler de Calais à Douvres, ni même de Paris à Londres, il faut aller plus loin, toujours plus loin.

On avait oublié les aviatrices. Aucune d'elles n'avait passé le détroit et pourtant elles ne montrent ni moins de cranerie ni moins de courage que leurs camarades. Plusieurs ont déjà payé chèrement leur tribut à la conquête de l'espace.

Dans les premiers jours d'avril une Anglaise, miss Trehawcke Davis, montait en qualité de passagère sur un monoplane biplace piloté par un tout jeune aviateur, Gustave Hamel, étudiant à Oxford. Partis de Londres à 9 h. 45 du matin, les deux intrépides voyageurs atterrissaient à Ambleteuse à 11 h. 5. Ils faisaient encore escale à Onglevert et arrivaient bientôt à Issy-les-Moulineaux dans d'excellentes conditions.

Mais si miss Trehawcke Davis peut revendiquer l'honneur d'avoir, la première, traversé l'English channel par la voie des airs, elle ne possédait qu'un record de passagère. Une rivale plus hardie encore ne devait pas tarder à battre ce

record. Quelques jours après, en effet, une jeune aviatrice, pilotant elle-même un appareil, devait s'élever de la côte anglaise pour reprendre contact

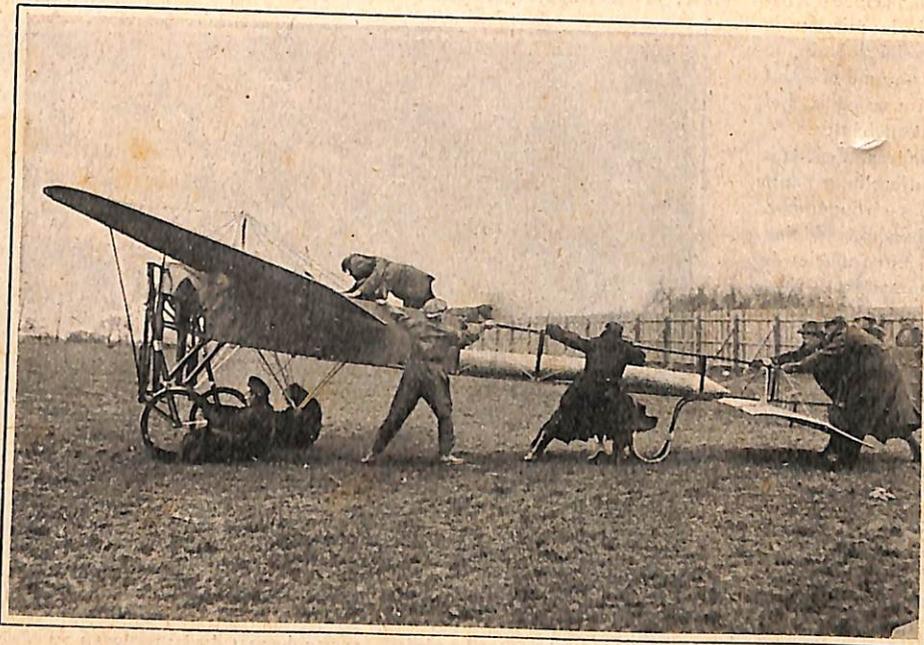
Herveu de se disputer des coupes et de battre des records. Aux Etats-Unis, miss Moisant, la sœur du regretté aviateur et plusieurs autres prennent

part à tous les meetings, mais miss Quimby fut la première femme à obtenir un brevet en Amérique et ses succès sont bien mérités. Voilà plus d'un an et demi qu'elle tient le volant, prenant part à de nombreuses exhibitions, faisant preuve d'une activité extraordinaire, écrivant, entre la mise au point d'un moteur et une tentative de record de la hauteur, un compte rendu théâtral ou une critique d'art remarquables.

Sa bonne humeur, son extrême amabilité n'ont pas peu contribué à la rendre populaire. C'est un bel exemple de volonté, d'énergie, de tenacité qu'offre aux jeunes filles cette petite Américaine qui a su conquérir par ses propres moyens une telle place dans le monde.

Miss Harriett Quimby a déjà fait de nombreux et très intéressants voyages.

En Amérique, en Europe, en Egypte, elle a noté avec un rare talent des impressions très personnelles qui furent très remarquées. On ne saurait douter que sa traversée de la Manche dans



L'aviateur Hamel donnant les derniers conseils à la hardie voyageuse avant le lâchez-tout.

avec le sol sur l'autre rive de la Manche. L'héroïne de cet exploit est miss Harriett Quimby, une vaillante Américaine considérée dans son pays comme la meilleure des aviatrices. Récemment les vols effectués par elle à Mexico lui avaient attiré de chaudes félicitations. Elle vient d'entrer définitivement dans la gloire.

Fort instruite, miss Quimby, qui est âgée de vingt cinq ans seulement, collabore à plusieurs grands magazines américains. Ses chroniques du *Leslie's Weekly* sont justement appréciées et c'est pour se documenter sur les impressions d'un aviateur passant la mer que cette étonnante journaliste avait résolu de traverser elle-même la Manche.

Depuis longtemps, elle caressait ce projet. Elle vint exprès en Europe et attendit plusieurs jours à Douvres l'instant favorable pour prendre son vol à bord de son monoplane Blériot.

Le 16 avril enfin, à 5 h. 30 du matin, la jeune fille s'installait résolument au volant de son appareil et après quelques tours d'essai s'élançait dans la direction du cap Gris-Nez.

A 6 h. 15, les sémaphores la signalaient déjà volant à une altitude de 600 mètres environ. Elle atteignait bientôt la côte, mais, au lieu d'atterrir, se dirigeait sur Hardelot pour y descendre à 6 h. 30, après avoir survolé Boulogne et la butte du champ de tir. Les nombreux spectateurs accourus de toutes parts ne manquèrent pas de faire une ovation bien méritée à l'intrépide jeune fille tout heureuse de son succès.

Miss Harriett Quimby, qui vient d'acquiescer un monoplane à deux places, se propose d'initier prochainement ses compatriotes aux charmes des voyages aériens. Elle ne veut emmener en effet que des passagères pour gagner de nombreuses femmes à l'aviation.

Il existe plus d'aviatrices qu'on ne le croit. En France, Mme de la Roche fut la première. Le terrible accident dans lequel elle faillit perdre la vie en 1910 n'empêcha pas Mlle Dutrien et Jane



Miss Harriett Quimby en aviatrice.

quer l'honneur d'avoir, la première, traversé l'English channel par la voie des airs, elle ne possédait qu'un record de passagère. Une rivale plus hardie encore ne devait pas tarder à battre ce



Miss Harriett Quimby en tenue de ville.

le brouillard lui suggérera des réflexions curieuses et intéressantes capables d'entraîner à sa suite une phalange de futures aviatrices.

CLAUDE ALBARET.

Sceaux — Imprimerie Charaire.

Le Directeur-Gérant: PAUL CHARPENTIER

Concours de Juin  
Ban  
4